

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Réflexions sur l'Eglise
Mouvement d'Oxford, anglo-catholicisme, catholicisme
L'œuvre de Paul Bourget
En quelques lignes...
« Les Ténèbres » de Robert Poulet
Psychologie du peuple flamand
De l'état présent de la philosophie
Correspondance

Edouard BEAUDUIN
Hilaire BELLOC
Victor GIRAUD
* * *
Fernand DESONAY
Marnix GIJSEN
Marcel DE CORTE
LISZT
et comtesse d'AGOULT

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Quatre ans à Rome », Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Nous avons dit déjà l'équivoque que crée le terme d'Etat chrétien et les raisons qui devraient ne le faire servir qu'à signifier un Etat reconnaissant, en tant qu'Etat, le vrai Dieu et lui rendant, par son Christ et dans son Eglise, le culte qui lui est dû. L'idéal de l'Etat chrétien — idéal de tout catholique, car l'Etat chrétien, couronnement d'une conception catholique de l'Etat, fait partie intégrante de la doctrine chrétienne, comme le mariage indissoluble, par exemple — cet idéal est irréalisable, en ce moment, chez nous. S'il est indispensable que les catholiques le connaissent, mener actuellement campagne pour l'instaurer chez nous, campagne vouée d'ailleurs à un échec certain, ne peut que produire des effets opposés au résultat poursuivi. Une agitation en faveur de l'Etat chrétien nous paraît aussi maladroite et aussi nuisible que le serait, à l'heure actuelle, une lutte active, menée au nom de la morale catholique, pour la suppression du divorce en Belgique...

Il n'y a certes plus beaucoup d'Etats chrétiens dans notre monde déchristianisé. Et il est bon et salutaire de se rappeler qu'en janvier 1918, après plus de trois longues années de guerre, le cardinal Mercier ne craignit pas d'écrire : « Il n'en faut pas douter, le principal crime que le monde expie en ce moment, c'est l'apostasie officielle des Etats et de l'opinion publique. »

La République de Colombie, dont la devise est *Liberté et Ordre* est un Etat chrétien. Il y a trois ans, elle décréta que la fête du Christ-Roi serait une fête nationale. Un ami de là-bas nous envoie le texte voté à l'unanimité, le 18 novembre dernier, par le Sénat et la Chambre des députés voulant s'associer à la célébration du dix-neuvième centenaire de la mort de Notre-Seigneur.

Le voici :

Le Congrès de la République considérant :

Que la présente année ramène le dix-neuvième centenaire de la mort de Jésus-Christ;

Que cet événement marque une des dates les plus glorieuses de l'histoire de l'humanité;

Que de fait, d'une manière ou d'une autre, le monde civilisé célèbre cet événement unique;

Décide :

De s'unir à l'hommage général qu'en la présente année séculaire l'univers rendra à Celui qui est le centre de l'histoire de l'humanité, l'auteur de la paix entre les individus et les peuples, et le restaurateur de la véritable liberté.

Et sera la présente résolution communiquée à M. le Président de la République, à S. Exc. le nonce apostolique, à S. Exc. l'archevêque de Bogota, primat de Colombie; aux évêques et vicaires apostoliques, aux gouverneurs de départements. Elle sera publiée dans les Annales et conservée dans les Archives.

Or, un député, poète, ancien ministre de Colombie en Espagne, M. Casas, n'ayant pu, pour raison de santé, assister à la séance du 18 novembre, demanda au président de l'Assemblée de vouloir bien, le lendemain, lire cette déclaration :

Non seulement je fais mien cet hommage à Jésus-Christ, mais, une fois de plus, très solennellement et unissant mon humble adhésion à celle des plus hautes intelligences de l'humanité, je réitère mon adoration à Jésus-Christ Rédempteur, Dieu et Homme, Vérité éternelle qui rend les hommes libres, au Christ lumière du monde, auteur de l'unique civilisation véritable, fondement inébranlable de l'ordre.

Je saisis cette heureuse occasion pour proclamer mon adhésion inébranlable aux institutions chrétiennes, les seules qui ont fait de la Colombie la patrie de tous les Colombiens, à la conservation desquelles et à leur sage perfectionnement et observation loyale, sont attachées l'unité nationale, la paix, la prospérité et l'existence même de la République.

Que le Christ Jésus bénisse la Colombie pour le bel exemple que donne cet Etat chrétien aux catholiques du monde entier!

Le dernier livre du grand écrivain italien, Giovanni Papini, est consacré à *Dante vivant*. Il contient cette page :

En quel sens Dante a-t-il été catholique? Dante a professé sincèrement le catholicisme; et il a suivi de préférence les doctrines théologiques de saint Thomas qui est resté, aujourd'hui encore, le maître préféré de la philosophie chrétienne. Mais pour comprendre le catholicisme de Dante, il ne faut pas envisager seulement ce que la plupart considèrent aujourd'hui comme catholique. Dante ne croit pas que tout va bien dans l'Eglise. Il n'admet pas que tous les prêtres et tous les moines sont des saints : il va jusqu'à mettre en Enfer des papes et des évêques. Il n'est pas d'opinion que le christianisme consiste seulement en indulgence, en pardon à tout prix, en pitié caressante. Il a le péché en horreur et déteste franchement les pécheurs. En résumé, son catholicisme implique une libre critique du clergé et un esprit durement agressif. Dante est donc le contraire du catholique bien-pensant moderne.

Il faut toutefois se rappeler que sa farouche attitude à l'égard des pontifes et des prélats n'était pas une originalité, de son temps. Ce n'est qu'après la Contre-Réforme et en particulier après le Concile du Vatican de 1870 qu'on a vu se former dans l'Eglise un esprit de vénération optimiste — écrit, tout au moins, — envers le clergé et l'autorité ecclésiastique, même pour ce qui ne fait pas à proprement parler partie de la doctrine et du culte. L'obéissance en matière de dogme et de discipline est juste et nécessaire; l'essence même de l'Eglise l'implique. Mais, peut-être, la timidité excessive des laïcs dans des questions qui ne sont ni de la théologie, ni de la mystique, ni de la

liturgie, n'a-t-elle pas aidé à hâter la victoire nécessaire du catholicisme dans le monde. Je crains que ce manque de critique intérieure soit dû, moins à une augmentation du respect, qu'à un attiédissement des esprits. Il (ce manque de critique intérieure) a favorisé la critique extérieure des non-catholiques, et, en définitive, l'apostasie, l'abandon, l'indifférence progressive, le détachement.

Là où il y a amour, il y a aussi désir de mieux, par conséquent accusations, batailles ardentes.

Tout corps vivant est exposé à la putréfaction s'il ne vient pas de temps en temps un médecin courageux qui brûle sans pitié. L'Eglise, fondée par le Christ, assistée du Saint-Esprit, est immortelle et incorruptible dans son principe et dans son essence, mais elle se compose tout de même d'hommes qui sont, hélas!, des créatures faibles et faillibles. Les persécutions extérieures et même les hérésies ont toujours donné à l'Eglise une vie plus ardente. Mais surtout les chrétiens — des saints comme Pierre Damien, ou de simples méditatifs comme Gerson — qui ont osé mettre le doigt sur les plaies de leur temps. Le poète Dante Alighieri est un de ces médecins, peut-être bien le plus impitoyable et le plus fameux.

Ami lecteur, avant de parcourir les réflexions que ces lignes nous suggèrent, relis-la, lentement, avec toute ton attention...

* * *

Cette page admirable d'un penseur catholique aussi original que profond, souligne très heureusement les regrettables lacunes d'une apologétique trop répandue. Nous n'avons cessé, pour notre part, de déplorer le tort fait, de nos jours, à la Vérité catholique, à Dieu, au Christ Rédempteur, à la Sainte-Eglise catholique, apostolique et romaine, par ce « manque de critique intérieure » que dénonce si justement Papini. Le catholicisme est devenu un bloc où tout est également bon pour les catholiques, mauvais pour les anticatholiques. L'adorable élément divin de notre religion, cette charité du Christ qui en est l'âme, n'est plus assez distingué de tout l'humain que les hommes ont nécessairement et très légitimement, la plupart des fois, apporté à la vie pratique de l'Eglise. Tout est mis sur le même pied. Constitution divine de l'Eglise — avec sa hiérarchie, son Chef infaillible, sa vie sacramentelle — et organisations accessoires; *ite, docete omnes gentes* et politiques religieuses variant avec les époques et les pontificats; liturgie séculaire et modes ou goûts du jour, etc., etc.; tout cela est pratiquement considéré comme un tout homogène et intangible. Pour trop de catholiques d'aujourd'hui tout ce qui est catholique, à quelque titre que ce soit, est également parfait, digne d'une admiration sans mélange et devant être défendu sous peine de manquement à un sentiment religieux qui n'est, en réalité, qu'un étroit simplisme religieux. Et comme le dit excellemment Papini, ce n'est pas une augmentation de respect qui a causé ce manque de critique intérieure, ce conformisme total et identique dans les petites choses comme dans les grandes, mais un attiédissement des esprits. On s'intéresse moins, parce qu'on ignore; on ne distingue plus, parce qu'on confond; on laisse faire, parce qu'on ne comprend plus...

La critique des non-catholiques — on ne saurait assez le redire — se trouve puissamment servie par cet état de choses. On attaque le côté humain de l'Eglise — des éléments pour le moins discutables, des faiblesses évidentes, des exagérations, des abus, des erreurs, des fautes même — et on conclut de ces déficiences humaines à l'incertitude, voire à la fausseté du divin dans l'Eglise. Et la défense est si maladroite! Au lieu de reconnaître loyalement et... habilement le bien fondé de l'attaque et de glorifier le divin en déplorant l'imparfait de l'apport humain, on s'obstine trop souvent à nier, à cacher, à ergoter; au lieu de désolidariser le Christ de ce que certains disciples ont introduit d'humain dans son œuvre divine, on compromet celle-ci, en refusant d'admettre ouvertement les distinctions et même les séparations nécessaires.

Hélas! nos catholiques modernes, fort pieux souvent, ne connaissent plus guère cette foi virile de leurs pères qui possédait tout entier ceux qu'elle enthousiasmait. Que nos catholiques sont donc timides! Quel manque de discernement entre l'essentiel et le secondaire, entre le principal et l'accessoire, entre — c'est toujours à cette formule qu'il faut en revenir — le divin et l'humain. L'état d'esprit que nous dénonçons s'explique, c'est entendu, mais il n'en est pas moins regrettable. L'armée catholique, attaquée de toutes parts, souvent réduite à la défensive, au cours du XIX^e siècle, refoulée dans des positions peu brillantes, ayant oublié le maniement de ses armes, n'ayant pas toujours su recourir aux armes nouvelles, ni osé s'aventurer en terrain inconnu, ayant laissé l'initiative à l'adversaire et s'étant laissé manœuvrer par lui, cette armée, avant tout préoccupée de courir à ce qu'elle croyait être le plus pressé et qui n'était souvent que négligeable, a perdu de vue un certain travail intérieur qui eût singulièrement accru sa force vitale et donc, avec son coefficient de résistance, sa puissance d'offensive.

Les temps sont heureusement changés. Les idoles du siècle gisent par terre. Certes, « l'apostasie, l'abandon, l'indifférence progressive, le détachement », dont parle Papini, ont exercé d'affreux ravages en Chrétienté. Mais le dynamisme antichrétien est atteint dans ses œuvres vives. La réaction s'opère sous nos yeux. Une révision des valeurs est en marche. Aux catholiques de commencer par prendre une conscience plus nette de ce qu'ils sont. Qu'ils retournent à l'essentiel, au Christ de l'Evangile venu sauver le genre humain. Qu'ils se sachent les enfants de Dieu et les frères de Jésus, et que cette adoption divine, cette fraternité inouïe, les remplissent d'une telle joie, d'un tel bonheur, qu'ils ne craignent pas d'adopter vis-à-vis de l'humain dans lequel nécessairement leur religion a dû s'incarner, de l'humain qu'elle a dû revêtir, la parfaite liberté des enfants de Dieu. L'Eglise et la Papauté ont besoin, ont le plus grand besoin, de laïcs qui n'aient pas seulement du respect et de la vénération pour tout ce que touche au Règne de Dieu, mais qui possèdent, aussi, des vues personnelles puissantes, des certitudes humaines enthousiastes, des convictions passionnées même, et qui ne craignent pas de les défendre et de les promouvoir — *ad majorem Dei gloriam* — dans une soumission absolue pour tout ce qui est divin, mais avec une grande liberté d'allures dans tout ce qui est humain...

Aux intellectuels catholiques désireux d'acquérir ce véritable *sensus catholicus*, cette vue réellement catholique de leur religion, nous ne saurions assez conseiller la lecture de *l'Histoire des Papes* de Ludwig von Pastor. Histoire réellement merveilleuse, qui vous fait toucher du doigt le miracle permanent de l'Eglise et qui rend à l'esprit cette perspective et cette échelle des valeurs, que les catholiques contemporains, à la foi faible et refroidie, ont, pour une bonne part, perdues...

Une traduction française d'un *Saint Thomas d'Aquin* de G.-K. Chesterton paraîtra prochainement. La *Revue universelle* en a publié l'essentiel. L'humour du brillant écrivain y brille de mille feux. Son don prodigieux du rapprochement extraordinaire s'y dépense sans compter. Certains de ses : « c'est comme si... » jettent des clartés fulgurantes sur ce qu'il veut faire comprendre. Chesterton a le génie de ces comparaisons lumineuses qui en disent davantage que les plus longs raisonnements.

Le thomisme est la philosophie du bon sens... écrit-il. Et il ajoute :

Car l'Europe, et plus particulièrement notre excellente Angleterre, sont devenues, depuis la Réforme, le domaine du paradoxe. Par exemple, nous nous targuons volontiers, ici, d'être pratiques parce que nous ne sommes pas logiques : ce qui pour un Grec ancien ou un Chinois équivaldrait exactement à dire que les caissiers de Londres tiennent une si exacte comptabilité parce qu'ils ne savent pas faire les additions.

Parlant de la philosophie moderne, ce navire sans boussole, cette errante aux yeux bandés, ce défi au bon sens et à la vie, Chesterton dit :

Depuis la naissance de l'époque moderne, c'est-à-dire depuis le XVI^e siècle, on ne trouve aucun système philosophique qui fasse état du simple sentiment de la réalité : de ce que les personnes du commun appelleraient le sens commun.

Ils ont tous un paradoxe pour point de départ : une assertion qui exige le sacrifice préalable et préjudiciel de quelque donnée immédiate du bon sens. C'est le seul trait qui unisse Hobbes et Hegel, Kant et Bergson, Berkeley et William James : mais il les unit bien. Tous et chacun, ils nous demandent, avant de commencer, de renoncer à quelque évidence palpable; moyennant quoi ils se font forts de nous révéler toutes sortes de merveilles. Exactement — l'intention délictueuse mise à part — comme l'escroc qui demande d'abord notre portefeuille en promettant de nous enrichir.

* * *

Qui donc a défini la philosophie : du raffinement sur des choses connues? Pour notre part, nous préférons cette spirituelle boutade aux lourdes explications germaniques, faites dans une terminologie imprécise et sans cesse révisée.

Écoutons, pour notre plaisir, Chesterton raffiner sur des choses connues.

Le système aquinien prend pour point de départ l'inébranlable conviction universelle qu'un œuf est un œuf. L'hégélien répondra qu'un œuf est en réalité une poule, n'étant qu'un moment du Devenir; le berkeleyen soutiendra que son omelette n'a d'existence que dans la mesure où un rêve en a une, vu que l'omelette peut aussi bien être l'effet du rêve que le rêve l'effet de l'omelette; le pragmatiste peut croire que le meilleur parti à tirer d'un œuf frit est d'oublier qu'il a jamais été œuf pour ne se souvenir que de la friture. Mais un disciple de Thomas d'Aquin n'a pas besoin de se gâter l'entendement pour éviter de gâter son œuf : de regarder son coquetier en louchant, ou la tête entre les jambes, ou avec des lunettes bleues. Au grand jour du soleil, coude à coude avec ses frères les hommes, il constatera que les œufs ne sont ni des poulets, ni des songes, ni des suppositions pratiques, mais des choses : attestées par l'autorité des sens, qui est de Dieu.

Ceci répond à la surprise manifestée par d'aucuns, qui goûtent par ailleurs la profondeur de la synthèse thomiste; pourquoi, disent-ils, n'accorde-t-elle aucune place à la question que nous tenons aujourd'hui pour primordiale : s'il est possible de prouver la réalité de l'acte par lequel nous percevons le réel? C'est que saint Thomas reconnaît d'instinct ce que tant de sceptiques parviennent laborieusement à entrevoir de nos jours — qu'il y faut répondre affirmativement, et tout de suite, sous peine de supprimer toute réponse — toute question — toute pensée.

A la question : Y a-t-il un monde extérieur? saint Thomas commence par dire oui. S'il disait : non, ce ne serait plus un commencement, mais une fin. Voilà ce que nous autres appelons le bon sens. Cela ne résout pas tout de reconnaître que l'Être — Ens — a une existence objective, indépendante de nos propres perceptions. Mais sans cela, je le répète, il ne reste rien à résoudre.

* * *

Certes, la méthodologie philosophique est plutôt malmenée par Chesterton. Mais qu'importe. Si cette méthodologie est légitime et même nécessaire, quelle joie pourtant, de rencontrer, parfois, un homme jovial et bien portant qui la bouscule un peu au grand profit, au fond, de la vérité vraie. Socrate réfutait Zénon — négateur du mouvement — en se promenant devant lui : méthodologie discutable. Des élèves ingénieurs de Louvain s'avisèrent un jour de réfuter le cartésianisme de leur professeur de philosophie — « nos sens nous trompent » — en lachant des porcelets à son cours et en affirmant, au dit professeur, que ses sens le trompaient quand

ils lui faisaient voir et percevoir des porcelets : méthodologie plus discutable encore. N'empêche que ces méthodologies-là vous donnent un singulier sentiment de sécurité et de bien-être...

* * *

Une citation encore pour vous inciter à lire le livre quand il paraîtra :

Ce que veut saint Thomas, je le répète une deuxième fois, c'est le bon sens, dans sa plus noble acception, qui est aussi la plus simple. Saint Thomas soutient que voir c'est croire, qu'on prouve le mouvement en marchant, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, qu'on ne peut pas être dans deux endroits à la fois, et qu'on ne peut pas nier sa propre existence. A l'appui de ces vérités premières, il emploie des abstractions, mais qui ne sont ni plus terribles ni plus abstraites que les notions courantes d'évolution, d'énergie et de dynamisme, à cela près qu'elles n'amènent pas les mêmes conflits avec les réalités tangibles de la vie quotidienne.

Car le pragmatisme, qui prétend s'attacher au pratique, aboutit en fin de compte en pleine théorie; tandis que le thomisme, qui proclame hautement son caractère théorique, a tôt fait de se trouver une base solide dans le réel.

C'est pourquoi le monde est en train d'y revenir.

Alors on voudrait faire croire aux Belges que c'est la France qui va accélérer le réarmement allemand, et favoriser la course aux armements? On se trompe sur la qualité de notre bon sens national.

Et oui, une course aux armements conduira l'Europe aux abîmes, mais on ne l'évitera qu'en parlant haut et fort à l'Allemagne. Tout le monde peut venir affirmer sentencieusement qu'à cette course aux armements « il faut s'efforcer de substituer une convention réalisant progressivement, avec les mesures de contrôle et les garanties appropriées, la parité par le bas ». Pas un Belge, pas un Français, qui ne soit d'accord et plutôt mille fois qu'une. Personne ne désire moins une course aux armements que la France, voyons! Mais qu'est-ce qui vous permet de croire que l'Allemagne ne le veut pas, d'une volonté tenace et féroce? Si elle ne la voulait pas, à tout prix, elle qui sait combien la France n'aspire qu'après sa sécurité, pourquoi réarme-t-elle à si vive allure? Dénoncez ce qui vous paraît être, de la part de la France, des erreurs de tactique et des fausses manœuvres, mais reconnaissez sa volonté de paix. Pour n'être pas injuste, pour ne pas égarer l'opinion belge, en critiquant les erreurs françaises en matière de désarmement, consacrez au moins trois fois autant de lignes à dénoncer la volonté de guerre allemande que vous en consacrez à déplorer les maladresses de la volonté de paix française. Sinon, vous déformez la réalité et vous égarez vos lecteurs. Il ne faudrait pas non plus oublier l'Angleterre! La Grande-Bretagne pourrait contenir la Prusse. Elle tergiverse. Pourquoi? Serait-ce qu'elle se berce du fallacieux espoir qu'en laissant Berlin s'armer contre la France, le Reich pourrait bien « oublier » qu'il a une flotte à construire et des colonies à reconquérir?

* * *

La France veut la limitation des armements par le bas, elle veut le contrôle, elle veut la paix, mais elle constate que l'Allemagne ne les veut pas. Dans une série d'articles donnés à la *Revue hebdomadaire*, une personnalité anonyme vient d'exposer de façon impressionnante le danger que court la France.

Après avoir dévoilé l'intense péril que constitue pour le système militaire français actuel, celui que les Allemands semblent réaliser suivant les théories de von Seeckt, avec ses trois pièces principales : armée de choc, armée populaire nazi, préparation industrielle — système qui permettrait de prendre à l'heure choisie (très prochaine peut-être) une offensive préméditée et brusquée, surprenant la France dans l'impuissance la plus complète, — l'auteur conclut à l'urgente nécessité, pour son pays, d'armer.

Nous citons :

L'an dernier, nous avons demandé une armée des frontières de 220,000 hommes instruits, aviation et défense aérienne comprise, soit en unités de terre métropolitaine : 8 divisions d'infanterie, 3 de cavalerie, 2 divisions légères mécanisées, 2 escadres cuirassées et 15,000 hommes de troupes de forteresse. En sus, nos 5 divisions coloniales ou indigènes de France. Cela demandait, au total, pour les forces de la métropole, avec le service d'un an : 380,000 blancs, dont 160,000 de carrière, 110,000 appelés instruits et 110,000 recrues (une demi-classe); en plus, 50 à 60,000 coloniaux ou indigènes.

Le réarmement accéléré de l'Allemagne, l'attitude de l'Italie, la croissance des besoins aéronautiques nous font penser qu'aujourd'hui notre effort de sécurité doit être absolument sans défaut. Et il peut l'être au prix suivant : Armée des frontières : 300,000 hommes, dont 70,000 pour la défense aérienne et l'armée de l'air : c'est le minimum pouvant répondre à la demande d'une armée de 300,000 hommes pour la seule Allemagne. On aurait 2 divisions d'infanterie et 1 division mécanisée de plus, 20 ou 25,000 hommes dans nos forteresses (il y en avait près de 40,000 en 1914). Notre force indigène de France pourrait être portée à 7 ou 8 divisions (90,000 hommes). Ces exigences réclameraient, en temps normal, 120,000 militaires de carrière en France et le service de dix-huit mois (320,000 appelés dont les deux tiers instruits). Mais la baisse des effectifs appelés, due aux classes creuses, qui vont tomber à moins de 60 % de leur taux habituel, exige impérativement l'application aux contingents déficitaires du service de deux ans. Question de vie ou de mort. Le léger excédent que procurera cette solution permettra de se contenter d'un chiffre moindre de militaires de carrière, que nous aurions du mal à recruter dans les délais voulus.

Mais comment passer à cette organisation sans donner l'éveil outre-Rhin et précipiter peut-être des événements que nous cherchons à écarter? C'est simple : il faut procéder par surprise. Procéder rapidement et dans le secret aux études préparatoires. Puis, brusquement, rappeler une classe de disponibles, à titre provisoire : bourrer de garnisons nos forteresses, terminées ou non; reconstituer, à effectifs pleins, nos divisions de couverture, mettre en place dans l'est nos défenses aériennes. En même temps, décréter le service de dix-huit mois, — de deux ans pour les classes creuses. Et précéder par relève à l'organisation définitive.

Et, tout de suite, il faut se ruer aux commandes de matériel, reconstituer nos stocks de munitions, procéder aux constructions les plus urgentes de matériel à gros rendement : engins cuirassés rapides en particulier.

Pour tout cela, il faut bousculer les habitudes acquises, les bureaux, les commissions, même si l'on doit, pour aller vite, commettre quelques erreurs relatives, s'imposer quelques tâtonnements que plus de réflexion eussent permis d'éviter : ce sera là le prix de notre longue insouciance. Il faut quitter la paperasserie inhibitive, la mesquinerie des calculs ordinaires, pour courir au plus pressé; voir grand, simple, objectif, et reprendre les méthodes de commandement de guerre, les finances de guerre qui correspondent à une urgence de guerre : car nous sommes là dès à présent.

Si nous avons l'énergie de faire cela, sans préavis, sans faux scrupule, l'Allemagne hurlera sans doute comme un écorché vif. Mais que nous importe, elle se tiendra tranquille : parce que, même si notre matériel, notre technique ne sont pas encore au point, la reconstitution à nos frontières d'une force immédiate, appuyée sur l'inconnue des fortifications modernes, rendra l'aventure incertaine; au lieu qu'aujourd'hui, le coup est immanquable, donc obligé, l'aventure certaine. L'Allemagne, dira-t-on, fera un nouvel et gigantesque effort, tout sera à recommencer; c'est donc la course aux armements qu'on précipitera, avec, au bout, la guerre inévitable. Hé! que non pas!

Car ce premier effort sera justement la couverture indispensable, provisoire mais suffisante, de l'autre, celui qui organisera la meilleure assurance de paix par la supériorité technique de la défense moderne, une supériorité que tout annonce et qui doit multiplier dans des pro-

portions inadmissibles l'effort de l'agression, l'incertitude de son succès. Enfin, si l'on admet que l'Allemagne est décidée à tous les sacrifices pour surmonter notre résistance, c'est reconnaître implicitement qu'une seule alternative nous est offerte : être ou ne pas être, être inattaquables ou renoncer à notre indépendance.

En armant à fond, nous sauvons la paix et nous-mêmes. Sinon, tout est perdu d'avance.

Course aux armements! crieront nos pacifistes.

Et si, pourtant, c'était là le plus sûr moyen d'enlever aux Allemands le goût de la courir, cette course?...

Pour le Père Lebbe!

Nous publions aujourd'hui une première liste de dons à notre grand et saint missionnaire. Nous renouvelons instamment notre appel. Catholiques belges aidez le vaillant apôtre de la Chine, le fondateur du Monastère des Béatitudes dont un prêtre américain a dit : « L'impression dominante que j'emportai en quittant le Monastère des Béatitudes est d'avoir assisté aux premiers stades d'une fondation ressemblant de façon frappante à celle des grands Ordres monastiques qui ont contribué si puissamment à la conversion de l'Europe, en restant à travers les siècles, les gardiens des plus belles traditions chrétiennes. On entendra parler encore des Petits Frères et des Petites Sœurs d'Ankuo en Chine! »

(Envoyez votre obole, sans retard, à notre compte chèques postaux n° 489.16.)

La revue catholique des idées et des faits	frs.	1,000
S. Exc. Mgr Lamiroy, évêque de Bruges		1,000
M ^{me} Albert Visart de Bocarmé, Bruges		1,000
Anonyme, Bruxelles		1,000
S. Exc. Mgr Kerkhofs, évêque de Liège		500
M ^{me} F. Du Roussaux, Bruxelles		500
M ^{me} et M ^{lle} Heureux, Bruxelles		300
Docteur Wibo, Bruxelles		300
Anonyme, Turnhout		300
M. Henry Maus, Bruxelles		250
Société Alimenta, Bruxelles		200
Vicomte J. de Gaiffier d'Emeville, Bruxelles		200
F. de K., Bruxelles		200
M ^{lle} Hélène Robyn, Bruxelles		200
Docteur Jean Moeller, Bruxelles		200
G. De Beukelaer, Bruxelles		165
Jean Velings, Bruxelles		100
Georges Legrand, Namur		100
Donat Van Caillie, Bruges		100
Baron de la Vallée Poussin, Louvain		100
Léon Delebecque, Gand		100
Docteur A. Vanden Wyngaert, Merxem		100
M ^{me} J. Bosch van Drakestein, Hasselt		100
F. Gabriëls, Buggenhout		100
Abbé Georges Colle, Thielt		100
Jules Cardyn, Bruxelles		100
M ^{me} Jean Jadot, Bruxelles		100
Anonyme. C. F. V., Bruxelles		100
Anonyme, Jette		100
M ^{me} G. P.		100
P. Van den Abeele, Bruxelles		100
Léon Sindic, Visé		50
Abbé Henri Bally, Liège		50
M ^{lle} Alice de Meurichy, Hal		50
Léon Gallez, Tournai		50
Docteur Ponsart, Havelange		50
Abbé Gossart, Nivelles		50
P.-J. Laigneil, Bruxelles		25
R. P. A. van den Heuvel, lazariste, Liège		25
P. Henderickx, Termonde		25
M ^{lle} Julienne, L., Liège		25
M. Schiltz, Thuin		25
Joseph Ryelandt, Bruges		20
Jean Wibo, Bruxelles		20
C. Grisar, Hasselt		20
Abbé A. Nerinckx, Nivelles		20
M ^{me} J. Ralet-Courtejoie, Liège		20
Anonyme, Nivelles		20
Anonyme, Basse-Wavre		20
Anonyme, Woluwe-Saint-Pierre		12
Abbé Locus, Rumsdorp		10
Laurent Rouir, Liège		10
Anonyme, Namur		10

Total de cette liste : frs. 9,422

Réflexions sur l'Eglise

A propos d'un livre récent⁽¹⁾

« L'Eglise, c'est les curés ». La définition a fait fortune; M. Prudhomme l'eût adoptée. Aujourd'hui, non seulement les mutins, mais les personnes sérieuses, même pieuses, l'énoncent tout naturellement au point qu'elle est devenue un truisme. Disons qu'elle était déjà dans l'esprit des médiévaux et des renaissants, mais avec une portée bien différente : on avait alors le sens des valeurs et des nuances et c'est sans doute pour cela que le *Roman de Renart* et l'*Eloge de la folie* scandalisent les dévots d'aujourd'hui bien plus que les déclamations anticléricales de Gambetta. D'où vient que cette expression lapidaire ait acquis tant de crédit et qu'elle serve de refuge et d'excuse à pas mal d'honnêtes gens, qui opposent au catholicisme une fin de non-recevoir?

Ne pourrait-on pas dire qu'il y a d'abord, au fond de cet état d'esprit, un grand amour de l'indépendance et de la liberté? Les gens n'aiment pas qu'on leur en impose; pour peu que le milieu social les presse, aussitôt ils se mettent en boule et dressent leurs piquants. L'Eglise apparaît, au regard des gens du dehors, comme une société extrêmement puissante, qui a son mot à dire dans tout; si elle se dit fondée par Dieu, elle n'a cependant de visible que les hommes qui la composent ou la dirigent, assujettis comme les autres à bien des déficiences humaines. Société étroitement unie dans ses moyens et dans ses membres au point que l'opinion fait retomber sur tous la responsabilité de chacun, hiérarchie stable et sans rupture, administration puissante et vaste, l'Eglise catholique se présente, aux yeux de l'observateur, comme le plus grand effort que l'esprit organisateur de l'homme ait osé entreprendre, et comme le plus grand succès qu'il ait pu remporter : effort qu'il faut enrayner selon les uns, anéantir selon les autres.

A ce tableau légèrement forcé, les circonstances et les événements ajouteront souvent quelques traits, bien faits pour en accentuer les défauts. Dans tout conflit entre hommes, si anodin qu'il soit, les inimitiés ne tardent pas à naître et à s'élargir : celui qui prend le dessus se prévaut de sa victoire, tandis qu'il ne reste au vaincu que l'espoir courroucé d'une revanche. Si les « forces catholiques » triomphent, on crie à la victoire des curés. « Ils n'ont plus d'autre raison d'être, dit-on, que de soutenir un parti politique. Ne se bornant plus à leurs fonctions sacrées, ils s'immiscent dans les affaires du siècle et y établissent peu à peu, à la dérobée, le pied de leur autorité. Et avec l'aide du temps ils l'ont si bien planté qu'on leur découvre bien vite un visage tyranique. Bien plus, ils ne craignent pas de descendre dans la rue et de se mêler aux cortèges. N'en voit-on pas qui sont très à même de vous renseigner sur le prix des produits agricoles et des denrées alimentaires? » Et voilà l'hostilité la plus irréductible qui se pose en champion de l'Evangile. On n'a jamais paraphrasé plus souvent qu'aujourd'hui les épisodes du denier de César et des marchands du temple. Écoutons André Gide : « Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd'hui dans son Eglise? C'est au nom même du Christ que vous devez combattre celle-ci. Ce n'est

pas Lui, le haïssable, mais la religion que l'on édifie d'après Lui. Il n'a point pactisé avec les puissances de ce monde, mais le prêtre; au nom du Christ il est vrai, mais en le trahissant du même coup; et de cette compromission le Christ ne doit pas être tenu pour responsable. »

Les catholiques eux-mêmes, ajoute-t-on enfin, ont dégénéré en secte. Qu'est devenue la charité chez beaucoup d'entre eux? Ne se trompe-t-elle pas d'adresse cette personne qui se rend à l'église en jasant aux dépens de ceux qui n'y vont pas? Il est bien de notre temps ce héros du *Nœud de vipères*, qui se défend contre une parenté dont la bassesse d'âme, en dépit d'un vernis religieux, fut un obstacle à toute sa vie.

La sentence est déjà prononcée au moment où le procès est introduit : en identifiant l'Eglise à une image tout humaine, on conclut à sa déchéance. Y a-t-il lieu de s'en étonner? Les spectateurs du dehors ne voient que partiellement les choses : encore les glosent-ils; pour faire valoir leur interprétation, ils ne peuvent se garder d'altérer la réalité : ils la masquent selon la figure qu'ils veulent y voir et pour donner crédit à leurs jugements, ils lui donnent volontiers un peu d'allonge. Les choses impressionnent bien différemment si on s'efforce de les pénétrer au dedans : on n'atteint la fibre et la sève que si l'on gratte l'écorce.

Tout revient donc à cette question : Qu'est-ce que l'Eglise? Qu'est-ce que le christianisme? Question vieille et rebattue, mais toujours jeune au milieu du désarroi des idées et du bouleversement des rôles. Il semble qu'aujourd'hui, comme jadis à Césarée, le Christ demande à ses frères : « Et vous, qui dites-vous que je suis? »

* * *

Brunetière, qui n'allait pas à la messe, croyait en la vertu sociale du christianisme. Reliant l'homme à l'homme encore plus étroitement qu'elle relie l'homme à Dieu, l'Eglise était pour lui avant tout une philosophie, ou mieux une sociologie; religion de la liberté, « de la plus vile canaille », offrant à la fois le type même d'un gouvernement harmonieusement articulé et d'une discipline rigoureuse, l'Eglise est placée ici-bas pour sauver les sociétés modernes des écarts malheureux où elles semblent se précipiter. L'apologiste trouve dans ce sujet ample matière et les développements ne tarissent pas.

Les Brunetière sont nombreux. « Beaucoup quand ils pensent à l'Eglise, dit le P. Clérissac, n'ont que la vision d'une institution divine à défendre, ou bien d'une restauration sociale à effectuer à l'aide de l'Evangile. Ils semblent devoir leurs joies de croyants, et leur conversion même, à cette découverte que l'Eglise est une cause défendable devant la raison et l'histoire, et qu'elle est une institution adaptable à tous les états sociaux. »

Cette conception n'est pas le privilège de l'orateur ou du publiciste, elle pénètre plus ou moins la psychologie ordinaire de la masse croyante. C'est qu'en effet la religion offre à la vie humaine,

(1) *Le Corps mystique du Christ, étude de théologie historique*, par EMILE MERSCH, S. J., 2 vol., Louvain, Museum Lessianum, 1933.

familiale et sociale une stabilité, un équilibre très favorable à sa fonction. Beaucoup pensent, et c'est juste, qu'ils perdraient énormément à quitter l'Église : il est très important pour son propre honneur comme pour la bonne marche de ses affaires que l'on jouisse de la considération des gens rangés ; et si les enfants sont éduqués en dehors de toute préoccupation religieuse, ils perdent de ce fait un levier puissant et capable de les maintenir dans une honnête vertu, sans laquelle leur situation d'avenir peut être gravement compromise. Le raisonnement est courant en matière de morale et de religion et ce n'est pas absolument sans raison que Bergson, décrivant d'un point de vue purement psychologique l'état d'âme des gens honnêtes, assigne comme source de la morale, la pression sociale.

Il est inutile de montrer ici combien cette façon de voir est légitime. On ne cesse de le dire et de le redire. C'est un thème très sortable à ce monde bouleversé par des crises de toutes sortes, et une proie incomparable pour les apologistes, souvent trop inquiets. Le danger est dans la disproportion et dans l'excès. Nous pouvons manier une pensée droite à temps et à contretemps, de façon qu'elle en deviendra vicieuse : à jouer toujours la même carte nous donnons le change. Une idée particulière ne peut être trop accentuée sans un gauchissement de l'ensemble : elle deviendra même fautive si la hiérarchie des valeurs n'est pas sauvegardée. Or le rôle social de l'Église est une considération qui, pour être légitime, reste secondaire et adventice. Sa valeur ne se mesure pas en tout premier lieu à son utilité humaine, à son adaptabilité : elle est à la fois plus qu'humaine, elle est divine. Il ne faut donc pas la considérer d'abord dans ce qu'elle a d'éphémère et de passager, mais dans ce qu'elle a d'absolu et d'éternel. Qu'est-ce que l'Église en soi ? Voilà la question. La parole n'est plus à l'apologiste, mais au théologien.

Le mot de théologien étonne peut-être certaines oreilles modernes : il sent étrangement l'archaïsme et fait penser à ces statues antiques, aux attitudes figées, tenant une main levée et, dans l'autre, un volume. Sont-ils bien de notre temps ceux qui ne craignent pas de consacrer leur vie à des recherches et à des réflexions qui n'ont, semble-t-il, qu'un rapport très lointain avec les exigences de la vie moderne ? Sans doute. Notre époque, où le religieux, le politique, l'économique se mêlent, s'accordent et se combattent tout à la fois, où, comme disait une personne d'expérience, plus rien n'est à sa place, notre époque, plus que tout autre, demande qu'on lui dise la vérité toute pure. *Veritas liberabit vos.*

J'en veux simplement pour preuve l'ouvrage qui a inspiré ces quelques réflexions : *Le Corps mystique du Christ*, étude de théologie historique, par le R. P. Mersch. Ce n'est pas qu'on veuille conseiller au public la lecture de cette importante publication, toute d'érudition : elle n'est guère abordable que pour les initiés. On n'a pas davantage l'intention d'en faire l'analyse, d'en disséquer les parties. Il est simplement question ici de souligner l'importance du dogme qui s'y trouve traité, d'en décrire l'objet et de montrer la place qu'il occupe dans la vie humaine : il s'agit de dire brièvement quelle est la juste notion d'« Église ».

* * *

Un fonctionnaire romain de l'an 60 décrivait ainsi la religion chrétienne : « Une dispute entre Juifs à propos d'un certain Jésus, qui est mort, et dont Paul affirme qu'il est vivant. » Définition saisissante dans sa simplicité ; dans ce grand conflit religieux, le point en litige n'était pas la mort du Christ — elle ne fut jamais contestée — mais sa résurrection. Là était la pierre de scandale, et aussi la pierre angulaire de la foi. Le Christ est éternellement vivant ; Il est aujourd'hui dans cette gloire définitive où ne le

touche plus désormais ni la souffrance, ni la mort, ni aucun tourment quel qu'il soit. Il faut y croire, on n'est chrétien qu'à ce prix.

Mais tout n'est pas encore énoncé : cette croyance fondamentale en recèle une autre qui confond davantage la sagesse des sages et la prudence des prudents. Le Christ étant ressuscité, nous sommes ressuscités avec Lui à la vie divine, *parce que Lui et nous, nous ne formons qu'un*. Nous lui sommes unis par des liens tels que nous sommes un tout, une réalité sociale, nouvelle, et ineffable : « le Corps mystique du Christ », l'Église. L'union des fidèles avec le Sauveur confine à l'identité. « Nous sommes repris dans le moi du Sauveur. Car si nous n'étions pas lui-même, le texte ne serait pas vrai : ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait ; ni le texte : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Ainsi dit saint Augustin (1).

Comment exprimer cette identité mystérieuse ? Dieu, en intervenant personnellement dans notre monde après l'avoir créé, ne pouvait que réaliser une œuvre aussi vaste et encore plus grandiose que la création elle-même. Lorsqu'il a pris une nature humaine, il l'a dépouillée de sa personnalité pour y substituer sa propre Personne divine : par ce dépouillement et par cette union, il réalisait ses épousailles avec l'Humanité tout entière : cette nouvelle et éternelle Alliance donnait naissance à une Humanité nouvelle, redressée et divinisée, selon la parole du prophète : « Je créerai de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » Cette Humanité, cette race divine, c'est l'Église, c'est-à-dire « Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué », comme dit Bossuet.

Cette idée inouïe d'Église, « corps mystique », unité transpersonnelle du Christ et des fidèles, est mystérieuse et se dérobe à une prise bien ferme de notre esprit. Habités à ne concevoir comme réalité donnée que l'individu ou la personne, l'idée de société ou d'église n'a pas pour nous d'autre signification objective que la somme des personnes qui la composent. Que l'on nous parle d'un « réel social », d'une nature propre à la société, possédant une existence *sui generis*, précédant et survivant à celle des individus qui la constituent, et nos habitudes de penser s'en trouvent entièrement bouleversées. (Certains positivistes, les sociologistes, n'ont pas reculé devant cette innovation en voulant édifier un système de philosophie humaine, basée sur l'affirmation de l'être social.)

Lorsqu'il s'agit de la foi et de l'ordre surnaturel, la réalité est telle. La première donnée dans la pensée de Dieu, où si l'on veut le but de la création et de l'incarnation, c'est l'Église, la société éternelle des saints, l'Humanité nouvelle, unie et une dans le Fils de Dieu fait homme, qui la présentera à son Père à la fin des temps comme une épouse sans tache. L'Église, qui n'est autre que le Christ avec toutes ses potentialités rédemptrices, n'est donc pas née seulement le jour où Pierre, Jean et Paul crurent en Jésus : elle existait déjà réellement lorsque le Verbe de Dieu s'unifiait à l'Humanité. L'ensemble des hommes qui devaient être rachetés, le corps du Christ et le Royaume de Dieu, était déjà un donné objectif, par le fait même que le Verbe se faisait chair pour le salut des hommes.

Quant à nous, nous aurons la vie éternelle parce que nous sommes membres du Christ total. Il n'y a donc pas de christianisme individuel : nous vivrons à la seule condition d'être unis à l'Église

(1) Tout l'ouvrage du P. Mersch prouve l'identification des chrétiens à leur chef. Les témoignages de l'Écriture et de la Tradition que l'auteur apporte montrent manifestement qu'il s'agit d'une identité d'ordre ontologique et non simplement d'ordre moral. Ce n'est pas seulement par notre ressemblance à Lui, où notre indépendance multiple vis-à-vis de Lui que nous lui sommes unis, mais nous sommes tous un en Lui comme Lui est un avec le Père.

Alors on s'étonne de lire dans l'Introduction : « Entre ces deux conceptions... chacune a ses avantages... Nous ne songeons pas à combattre l'autre manière de concevoir (union d'ordre moral), ni même à la discuter. » Pourquoi cette réticence, à laquelle tout l'ouvrage oppose un démenti ?

qui est notre milieu vital. « Etre membre, dit Pascal, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. » Notre baptême a marqué notre entrée dans ce corps, dans le plérôme de la famille divine. Joie et grandeur des baptisés auxquels Dieu a prodigué de tels dons!

* * *

Quelque richesse et quelque beauté que nous puissions trouver dans cette étonnante révélation, elle restera toujours ici-bas un mystère; l'idée de l'Eglise nous échappe parce qu'elle n'appartient qu'à Dieu. Le christianisme n'est pas un postulat de notre esprit, ni une déduction de notre nature: c'est une réalité transcendante. « En présence du ciel il faut croire ou nier », il n'y a pas de milieu. Et pourtant ce mystère n'est pas étranger à notre vie: il nous pénètre tout entier; il agit incessamment sur l'humanité terrestre, dans la succession des temps, comme dans l'immensité des étendues: *car c'est un mystère visible et opérant.*

Par l'effet d'une merveilleuse disposition divine, il fallait que l'œuvre sanctificatrice du Christ, accomplie par son Sacrifice, se perpétuât de génération en génération. Au moment où Notre-Seigneur Jésus-Christ fait son entrée dans la gloire, l'Eglise, revêtue par Lui des insignes splendides du Sacerdoce, continue, en union avec son chef, du côté de la terre, cette suprême et divine fonction. La hiérarchie ecclésiastique est fondée sur le Sacrifice. Son rôle dominant et même exclusif est de sanctifier et de consacrer les hommes et les choses de toutes nations et de tous temps, par le pouvoir sacrificateur que le Christ lui a communiqué; son rôle dominant et exclusif est de faire connaître au monde le Plan divin de la Rédemption par le Sacrifice: pouvoir qui lui confère une primauté de droit sur toutes les fonctions humaines. L'action du Pape et des évêques n'est si puissante que parce qu'ils agissent en pontifes; l'action des prêtres n'est si féconde que parce qu'ils traitent les choses saintes et nourrissent leurs âmes à la sève des rites sacrés, faisant rayonner autour d'eux la flamme du Sacrifice.

Ainsi, par sa vie hiérarchique ou sacerdotale, l'Eglise reproduit sans cesse et infuse dans les âmes l'esprit et la vie même du Christ: car le Christ est dans l'Eglise et l'Eglise est dans le Christ. Ce sacerdoce-là, le monde lui-même ne pardonnerait pas à l'Eglise de l'oublier. Et s'il y a lieu, ici encore, de faire une apologie, et de montrer que l'Eglise seule apporte aux civilisations menacées et désagrégées par l'anarchie, une armature propre à y conserver la moralité, c'est encore son caractère hiérarchique qu'il importe de mettre au premier plan: car c'est bien ce qu'on a gardé des sacrements et des traditions chrétiennes dans les fonctions importantes et dans les grandes dates de la vie humaine, qui assure encore à nos populations une certaine santé morale et un minimum de civilisation. Si l'œuvre civilisatrice se fait en pays de mission, c'est par ce qu'on y construit des baptistères et des églises, avant d'y installer des écoles.

Mystère visible et opérant, mais aussi *mystère éternel*. L'Eglise de la terre passera, pour faire place ou plutôt pour devenir l'Eglise du ciel. Lorsque le Christ et toute la famille chrétienne seront réunis dans le Royaume du Père, l'œuvre divine sera consommée. « Jérusalem céleste, heureuse vision de paix, qui êtes élevée dans le ciel et construite de pierres vivantes, vous êtes comme une épouse entourée d'un million d'anges. » Voilà l'Eglise, terme suprême de l'Incarnation...

* * *

Le sujet demanderait de bien plus longs développements: on a simplement essayé ici d'esquisser une synthèse à l'adresse du

public chrétien. Oserait-on terminer par quelques remarques?

Si tels sont les éléments permanents du christianisme, ne convient-il pas que les croyants y accommodent leur existence et leur pensée? Pour vivre et penser, comme il convient à un homme, il faut, selon Montaigne, posséder la vertu et la tête bien faite. La vie et la pensée chrétiennes ont aussi leur norme: les données essentielles de la foi. Garder le regard fixé sur ces richesses, ne jamais les perdre de vue, malgré les contingences et les misères de cette vie où tout se ligue pour nous faire oublier le don de Dieu, c'est là ce qu'on a appelé avec raison le catholicisme classique. « Il faut, note très judicieusement Dom Vonier, que les fidèles puissent habituellement, sans effort et sans difficulté, sans que leur langage leur paraisse bizarre et archaïque, parler des réalités de leur foi, de la grâce, de la charité, du Corps et du Sang du Christ, du Saint-Esprit, de la rémission des péchés, de l'incorporation des hommes à Jésus-Christ par le baptême, de notre vie en Lui, en prenant tous ces faits dans le sens littéral, en les employant pour prier, louer, chanter, en les proclamant de toutes les manières possibles. Un pareil langage dénoterait une magnifique intelligence surnaturelle dans les fidèles. Si, au contraire, ils sont embarrassés pour parler des vérités chrétiennes, s'ils sont hésitants et timides, leur attitude prouve qu'ils ont perdu, sinon la foi, du moins les clartés de la foi ». Serait-il permis de mal parler de notre époque où les romantismes religieux ne se comptent plus? L'Eglise, elle, est et reste classique dans sa liturgie traditionnelle.

D'autre part, la paganisation est en pleine croissance. Dans la société du Moyen âge l'incroyance était une attitude inouïe, une monstruosité sociale; dans la nôtre elle n'a rien que de normal: il s'agit ici, non seulement de la masse qui subit la pression des lois et des institutions dont elle n'est guère responsable, mais des gens qui pensent. Pourtant, depuis la Réforme et surtout au courant de ce dernier siècle, les tentatives d'apologétique n'ont pas manqué. C'est à foison que l'on découvre sous les poussières de nos bibliothèques des livres aux titres belliqueux. Le recul croissant des idées religieuses proclame hautement l'inefficacité de ces travaux de défense. La vérité est que les hommes d'aujourd'hui n'éprouvent plus le besoin de croire; ils trouvent malgré tout qu'on peut bien vivre sans cela et ne demandent plus rien de ce qui peut nourrir l'âme. Le goût du surnaturel est perdu; on ne connaît plus l'inquiétude religieuse, cette angoisse féconde qui, seule, ouvre la voie d'accès aux âmes. D'où vient cet obscurcissement? Les catholiques auraient-ils failli à leur mission et la lumière qu'ils portent en eux aurait-elle brillé avec moins d'éclat?

Enfin il importe, aujourd'hui surtout, de mettre en vive lumière la notion classique de l'Eglise: il faut en donner une idée plus profonde et plus ample que celle qui a cours dans les esprits. Qui ne voit que l'on tronque singulièrement la Vérité lorsqu'on identifie l'Eglise du Christ à des personnalités qui en font partie ou même à certains membres de sa hiérarchie dont les agissements ou la conduite peuvent prêter flanc à la critique; lorsque, par l'effet d'une grossière confusion, on mêle le pouvoir mystérieux et opérant du corps mystique à une activité toute humaine, qu'elle soit laïque ou ecclésiastique. Ne confondons pas des choses qui sont bien distinctes. Partout où il y a l'homme, il y a la misère; certains apologistes ne paraissent pas s'en douter qui parfois s'escriment avec plus de bonne volonté que d'esprit critique à contester l'exactitude de quelques fausses manœuvres ou d'exemples moins heureux dont on garde le souvenir. L'Eglise est une réalité transcendante à toutes ces contingences: c'est le Christ en nous et nous dans le Christ.

Une parole plus autorisée l'a exprimé avec vigueur: « On ne sait pas assez dans le public chrétien, dit le P. Sertillanges, que l'Eglise c'est nous, nous tous, âme et corps, personnes et choses à leur usage. Nous, dis-je, et non pas je ne sais quelle administra-

tion lointaine, établissement protocolaire, hiérarchie dominante, chancellerie, que sais-je, dont l'image intérieure n'est pas loin de rassembler en certains esprits à cette définition d'un gavroche irrespectueux : l'Église, c'est les curés! »

EDOUARD BEAUDUIN.

Mouvement d'Oxford, anglo-catholicisme, catholicisme

Le mouvement d'Oxford eut une double influence sur la renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle. Une influence positive, d'abord. Un certain nombre d'esprits appartenant aux classes dirigeantes, et surtout au clergé protestant, s'intéressèrent aux traditions catholiques et à la vérité catholique de façon tout à fait nouvelle. Bien que haïe par l'ensemble des Anglais, l'Église catholique était ignorée et crue négligeable. Le mouvement d'Oxford la fit entrer, comme on dit chez nous, « dans le paysage ». Sa connaissance attira vers elle une élite cultivée, réduite, mais fort enthousiaste. Il en résulta un certain nombre de conversions individuelles, bien plus nombreuses, en proportion, dans le clergé que parmi les laïcs. Toutefois, ces conversions individuelles ne furent ni coordonnées, ni productrices d'un corps solide et s'accroissant. Passé le premier enthousiasme du mouvement d'Oxford, ces conversions diminuèrent. A la deuxième génération des familles converties, les défections furent nombreuses et le champ des conversions ne cessa de se restreindre. Voilà quant au résultat positif du mouvement d'Oxford sur le catholicisme en Angleterre. Sa grande force se trouva dépensée avant 1880, et depuis lors elle continua de décroître.

Le résultat négatif fut bien plus important. Par ce qu'on appelle « l'anglo-catholicisme », le mouvement d'Oxford fournit une méthode permettant aux gens de se persuader qu'ils retournaient à la doctrine catholique sans avoir à se soumettre à la désagréable nécessité d'accepter l'unité catholique. Et ceci doit être bien compris, car c'est la clef de toute l'affaire. L'émotion religieuse qui avait été provoquée était moins un sentiment en faveur de l'unité, qu'un sentiment en faveur d'une atmosphère générale de catholicisme et plus particulièrement de ses éléments secondaires. Un grand besoin se fit jour d'une liturgie parlant davantage aux sens et pour la satisfaction de ce que l'on pourrait appeler « l'appétit sacramentel », c'est-à-dire ce désir d'un symbolisme effectif qui apparaît presque universellement dans l'histoire religieuse de l'humanité. Mais un autre sentiment était au cœur de presque tous, un sentiment tout aussi fort : le patriotisme, ce qui, pour les Anglais, signifiait : *un système social qui doit être national en religion comme dans tout le reste.*

En Angleterre, la haine du catholicisme est profonde et continue. Elle tient à l'âme même de la nation, car le plus fort sentiment — et de loin — que ressent un Anglais est le nationalisme et l'Église catholique lui paraît être quelque chose à la fois de haïssable et de méprisable, parce qu'il la sent étrangère. Aussi, quiconque défend vigoureusement le catholicisme, quiconque se déclare catholique et se soumet à Rome trouve, coalisées contre

lui, toutes les forces sociales anglaises, et cela bien plus que dans n'importe quel autre pays.

La plupart des Anglais sont très sincèrement étonnés quand on leur dit cette vérité, car elle n'est pas de celles qui leur sont familières. La réaction contre Rome, puissance internationale; la tradition nationale très vive, fixée depuis le XVII^e siècle, qui considère Rome (toute l'organisation de l'Église) comme s'opposant à la nature même et à l'essence de l'Angleterre; le fait que la puissance et l'expansion de l'Angleterre ont coïncidé avec le — et ont probablement été dues au — rejet de l'unité religieuse internationale : tout cela est latent, inconscient, aussi longtemps qu'on ne le soulève pas. Vous trouverez facilement cent exemples d'hommes — dans tout cercle restreint de la société anglaise — qui n'ont jamais éprouvé aucun antagonisme particulier à l'endroit de l'Église catholique et de la Communion romaine, jusqu'au jour où la conversion d'un membre de leur famille les dresse vivement contre tout ce qui oppose cette Communion à la tradition nationale anglaise. Voilà pourquoi, en Angleterre, le catholique militant est découragé, même par les siens, à l'intérieur du corps restreint des catholiques anglais. Non à cause de sa doctrine, mais à cause de la tradition organique et historique à laquelle il s'est allié, il est considéré comme un ennemi. Il est exposé à l'insulte personnelle, à des pertes de revenus, parfois à la perte de tout revenu, et il n'est jamais à l'abri d'une friction violente avec son entourage.

Les catholiques anglais essaient souvent d'éviter ces inconvénients. Le moyen le plus simple est évidemment de s'abstenir de tout prosélytisme, de toute action militante; de composer, autant que possible, avec les forces hostiles; de fonder des écoles pour les classes supérieures, écoles organisées sur le modèle des « public schools » anglaises, hautement anticatholiques; d'éviter toute controverse de principes et, par-dessus tout, de ne pas se permettre l'expression de la moindre sympathie pour les nations de culture catholique.

Le catholique militant, catholique de naissance ou converti, se trouve donc toujours sous les armes et le non-militant est heureux d'échapper à ces périls. La chose apparut clairement à propos de la sympathie pour les Irlandais. La lutte des Irlandais pour leur terre et pour recouvrer leur nationalité était essentiellement une lutte religieuse. Pourtant, l'ensemble des catholiques anglais ne la soutint jamais et beaucoup y étaient hostiles.

On peut affirmer qu'il apparut comme évident, après que le premier enthousiasme du mouvement d'Oxford se fut calmé, que la tradition nationale anglaise et le catholicisme étaient incompatibles.

* * *

Quand, après que les premières conversions eussent produit leurs effets, cette incompatibilité se fit jour, il fallut témoigner d'un caractère exceptionnel pour oser affronter l'opinion en acceptant la Foi catholique. Mais *jouer* au catholicisme est tout différent. A part ceux qui, à l'intérieur de l'Église anglicane — et ils étaient peu nombreux — en faisaient une espèce de « question de parti » (assez semblable aux luttes simulées entre nos partis politiques anglais), la masse des Anglais reste tout à fait indifférente à ce jeu. Qu'un homme, élevé dans la *Low Church* ou en athée, se fasse anglo-catholique s'il le désire, et aucun Anglais n'y trouvera à redire. Il ne perdra ni ses amis, ni ses revenus, ni aucune de ses chances. Il ne s'exposera à aucun antagonisme social. La raison en est qu'il reste à l'intérieur du « cadre » de la nation; il ne donne pas l'impression de devenir étranger. Pour la masse des protestants anglais, l'anglo-catholicisme, avec toutes ses absurdités, n'est qu'une forme amusante de l'extravagance anglaise, typiquement nationale dans sa détermination d'entreprendre deux choses contra-

dictoires : rester Anglais tout en imitant les formes extérieures de quelque chose de non-anglais. Les anglo-catholiques donnent à leurs compatriotes l'impression de jouer un jeu, c'est-à-dire une dispute qui n'en est pas une, un combat factice. Or l'Anglais adore le jeu. Mais accepter le catholicisme n'est pas jouer un jeu. C'est une dure réalité. La « dispute » que soulève une conversion n'est pas un combat factice, mais un duel mortel.

Quiconque se fait catholique, en Angleterre, à moins d'être indépendant, prend sur lui un risque économique fort grave. S'il appartient à la classe moyenne, il sera exclu de l'organisation maçonnique, plus puissante en Angleterre que partout ailleurs. Il deviendra suspect dans tout ce qu'il fera. Certains testaments déshéritent les catholiques et leurs descendants. Bref, d'indéracinables querelles familiales sont soulevées de toutes parts à chaque conversion nouvelle; toutes sortes de handicaps et de difficultés sont créés.

Par contre, il ne viendra à l'idée d'aucun protestant anglais moyen, qu'il soit du type « evangelical » ou du type agnostique (ce dernier est le plus commun de nos jours) de chercher noise à un ami — et moins encore à un parent — qui s'amuse avec l'anglo-catholicisme. On n'exclut personne d'un testament pour un aimable caprice de cette sorte. Personne n'a l'impression que ce caprice empêche de rester à l'intérieur de la charpente régulière de la vie protestante anglaise.

Comme conclusion à tout ce qui précède, on peut affirmer qu'en fournissant un exutoire à des forces qui eussent pu conduire à un très grand nombre de conversions, en détournant vers une forme jugée inoffensive des tendances qui, dans leurs expressions normale et entière, eussent été vigoureusement combattues, le mouvement d'Oxford ne cessa de contenir la croissance du très petit corps de catholiques anglais.

Au milieu du XIX^e siècle, la petite minorité catholique s'accrut rapidement en Angleterre jusqu'à former environ le dix-septième de la population. Arrivée à ce maximum modeste, la proportion des catholiques vis-à-vis de l'ensemble de la population n'augmenta plus. Et l'accroissement était dû surtout, non pas à des conversions d'anglicans (encore que ces conversions d'hommes connus fussent plus remarquées), mais au grand afflux d'Irlandais en Angleterre après la grande famine. Partout, en Angleterre, la masse des catholiques d'un endroit quelconque — parfois même presque tous les catholiques — sont Irlandais d'origine, à l'exception de quelques localités dans le *South Lancashire*. Preston est la seule ville de quelque importance où l'on peut trouver en nombre appréciable le catholique anglais indigène.

Tels sont les faits. Ils sont fort peu connus à l'étranger, mais aucun connaisseur de l'Angleterre et de l'histoire anglaise du siècle dernier ne les contestera.

Sans aucun doute, à l'heure actuelle, l'anglo-catholicisme est la plus grande force qui s'oppose à l'accroissement de l'Église catholiques en Angleterre, accroissement souvent annoncé mais que rien encore ne fait prévoir. Ce qui augmente, c'est l'attention accordée aux idées catholiques, mais cela inclut une augmentation de l'antagonisme qu'elles suscitent et aussi une hostilité plus grande contre les nations étrangères de culture catholique. La raison de cet intérêt plus grand, positif et négatif, est l'écroulement doctrinal chez les non-catholiques. Le fait qu'il reste une institution religieuse maintenant une doctrine définie, attire naturellement une attention plus grande, mais ce n'est généralement pas, chez nous, une attention sympathique.

HILAIRE BELLOC.

L'œuvre de Paul Bourget

Deux volumes de vers, onze volumes de critique, quatre volumes de voyages, trente-trois volumes de romans, vingt et un volumes de nouvelles, cinq pièces de théâtre, sans compter nombre d'articles, de lettres, préfaces ou discours qui n'ont pas été recueillis, voilà, après plus de soixante ans de vie littéraire, de quoi se compose actuellement l'œuvre de M. Paul Bourget. Elle est considérable, comme on peut voir, et elle est variée, — plus variée même que celle d'aucun autre des hommes de lettres français contemporains. Aucun autre, en effet, n'a touché à autant de genres, ni surtout n'a aussi fortement marqué sa place dans tous les genres qu'il a successivement ou simultanément abordés. Là même où il n'a pas atteint au premier rang, il donne l'impression — sauf peut-être en poésie — qu'il aurait pu y atteindre, s'il avait voulu faire porter là son principal effort. Cet effort soutenu et prolongé, le seul qui assure même aux maîtres la plus suprême maîtrise, c'est dans l'art du roman qu'il l'a fourni, et par l'abondance et la diversité, par la vigueur d'exécution, par la haute portée et le retentissement des œuvres, par l'influence exercée enfin, je ne lui vois dans cet ordre et dans sa génération qu'un ou deux rivaux, tout au plus.

Vous êtes-vous demandé parfois, — écrivait-il tout au début de sa carrière, — comment serait imaginé le roman idéal qu'il vous plairait de lire aujourd'hui pour vous reposer un moment des tristesses contemporaines? D'abord il devrait être humain, et par ce mot nous entendons qu'il dédaignerait les créations monstrueuses dont nous obsèdent les réalistes. Comme nous voulons un apaisement, il respirerait l'amour d'une existence meilleure, plus simple que notre vie moderne, toujours si agitée. Pour avoir trop étudié les caractères compliqués et raffinés, nous perdons le sens exquis des belles natures : les excès seuls nous semblent réels. Le roman que nous désirons se soucierait donc peu de peindre des fous ou des malades, il retrouverait la beauté dans l'étude des choses saines et des sentiments nobles. Ce roman aurait pour charme une entière sincérité. Sans dissimuler le mal, il ne l'exagérerait pas au point de l'étaler seul en pleine lumière. Comme il se souviendrait qu'un désordre est au fond des âmes, il chercherait à dégager la loi qui gouverne les passions humaines. Il faudrait, en un mot, qu'il pût porter en épigraphe cette pensée de George Sand : « On peut définir passion noble celle qui nous élève et nous fortifie dans la beauté des sentiments et la grandeur des idées, passion mauvaise celle qui nous amène à l'égoïsme, à la crainte, et à toutes les petites choses de l'instinct aveugle. »

Un tel livre ne saurait se passer d'une forme accomplie... Enfin, si le roman dont nous parlons quittait les hautes cimes de l'art pour vivre de notre vie moderne et combattre nos combats, sa règle devrait être celle-ci : ne se soumettre à aucune coterie, et, soucieux de la France avant toutes choses, travailler à détruire les haines civiles qui nous ont désunis en face de l'ennemi... (1)

Ce n'est peut-être pas tout à fait le roman dont nous a dotés M. Bourget : il y a dans les siens plus de « morbidesse », plus de « réalisme » aussi, et moins d'optimisme qu'il n'en avait souhaité dans la ferveur de ses vingt et un ans; mais en réduisant, comme il le faisait dès lors, « les devoirs auxquels ne saurait se soustraire aucun écrivain qui se respecte » à « la vérité humaine et morale,

(1) « Le Roman réaliste et le Roman piétiste », dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1873, pp. 455-456.

au souci du style, et au patriotisme », le romancier de l'*Étape* et du *Disciple* a le droit de penser qu'il n'est pas resté infidèle à sa première devise, à l'idéal de sa jeunesse.

Et, assurément, au cours de la vie, cet idéal s'est modifié, sinon dans son fond primitif, tout au moins dans ses conclusions. Le grand mérite et le haut intérêt de l'œuvre de M. Bourget est de traduire avec une fidélité, une sincérité, et j'oserai dire une naïveté singulières, les vicissitudes de sa pensée. Veut-on voir, et comme toucher du doigt, sur un article essentiel, le point de départ et le point d'arrivée de cette pensée? Qu'on relise parallèlement, dans l'édition originale et dans l'édition définitive des *Essais de psychologie contemporaine*, l'étude sur *Ernest Renan*. En 1883, M. Bourget parle « des phrases singulières où le savant philologue professe une admiration à demi jalouse pour ceux qui ont pris le monde comme un rêve amusé d'une heure. » — « Une admiration un peu naïve », écrira-t-il en 1899. — « Que M. Renan, disait-il en 1883, ait été correct ou non dans le maniement de cette méthode, la question pour nous n'est point là. Il est certain qu'il l'a pratiquée de bonne foi. » Et en 1899 : « Telle est la méthode qu'en effet M. Renan s'est efforcé de pratiquer après Strauss et tant d'autres. A-t-il été correct ou non dans le maniement de cette méthode? A-t-il obtenu les résultats qu'il en attendait? Il est bien certain aujourd'hui que non, mais il est certain aussi qu'il l'a pratiquée de bonne foi... » — En 1883, à propos du style de Renan : « Les formules d'atténuation abondent, attestant un souci méticuleux de la nuance. » — « Attestant, avec une certaine incapacité d'affirmer... » corrige l'écrivain de 1899. — Et enfin, après avoir esquissé ce que pourrait être l'avenir religieux de l'humanité affranchie de toute croyance métaphysique, il écrivait en 1883 :

Nous avons dès aujourd'hui, en M. Renan, un exemplaire achevé des dispositions religieuses qui rallieraient les vagues croyants de cet âge cruel; et qui donc oserait affirmer que l'acte de foi sans formule auquel aboutit dès à présent l'optimisme désabusé de cet historien de notre religion mourante n'exprime pas l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement pieux, dans ce magnifique et misérable temple du cœur humain?

En 1899, l'auteur des *Essais* récrit ainsi ce passage :

Nous avons, semble-t-il, dès aujourd'hui, en M. Renan, un exemplaire achevé des dispositions religieuses qui rallieraient les vagues croyants de cet âge sans Dieu que nous venons d'imaginer; et l'acte de foi sans formule auquel aboutit dès à présent cet historien, pieux malgré lui, d'une religion qu'il déclare mourante, deviendrait un germe de renouveau. Il en sortirait toute une moisson d'espérances nouvelles, car cet acte de foi exprime l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement croyant, irréductible à l'analyse, dans ce magnifique et misérable temple du cœur humain. — Et s'il en est ainsi, pourquoi s'attacher à le dévaster? (1)

Toute l'histoire morale de M. Bourget est contenue entre ces deux textes. Son « cœur resté chrétien » a fini par secouer le joug d'enchantement que le plus délicieux anarchiste intellectuel du siècle passé a longtemps fait peser sur l'esprit de ceux qui se sont trop attardés à écouter la subtile sonnerie des cloches de la ville d'Is...

Même aujourd'hui, pourtant, cette jolie et insinuante sonnerie, M. Bourget ne l'écoute-t-il pas encore? Ce qu'il appelait, en 1883, « le rêve aristocratique de M. Renan » n'est-il pas, dans une large mesure, devenu le sien? On sait que, sur ce point, il n'a pas répudié la doctrine ou les vues de celui qu'il proclame encore, non sans quelque malice, j'imagine, « le très grand philosophe royaliste de la Réforme intellectuelle et morale (2) ». C'est en effet l'un des

spectacles les plus propres à remplir d'une douce ironie les observateurs impartiaux de notre époque que de voir l'adoption en quelque sorte par notre démocratie, — il est vrai qu'elle a surtout vu en lui, selon le mot de Dumas fils, « un pape de la libre pensée », — de l'un des hommes qui ont le plus constamment répété et pratiqué le *Odi profanum vulgus* du poète. Quoi qu'il en soit, — et Renan du reste n'est pas à cet égard le seul maître de M. Bourget, — l'auteur de l'*Étape*, on le sait, est devenu, depuis une trentaine d'années surtout, un juge sans indulgence des tendances politiques et sociales qui triomphent chez nous depuis un siècle, et, plus particulièrement, depuis soixante ans; il est « antidémocrate » et royaliste avec délicatesse; il mène avec ardeur le combat pour la « contre-révolution »; il ne néglige aucune occasion de rompre des lances en faveur de ses doctrines favorites, de ce « traditionalisme par positivisme », dont il est à la fois le théoricien et l'apôtre. « La France est née, dira-t-il, elle a vécu catholique et monarchique. Sa croissance et sa prospérité ont été en raison directe du degré où elle s'est rattachée à son Eglise et à son roi. Toutes les fois qu'au contraire ses énergies se sont exercées à l'encontre de ces deux idées directrices (c'est M. Bourget qui souligne), l'organisation nationale a été profondément, dangereusement troublée. D'où cette impérieuse conclusion que la France ne peut cesser d'être catholique et monarchique, sans cesser d'être la France, — de même qu'un foie ne peut cesser de produire de la bile sans cesser d'être un foie (1)... »

Je ne suis pas très clerc en ces sortes de questions, et j'admire, j'envie peut-être ceux qui les tranchent avec une robuste et tranquille assurance. Mais sans nier, certes, le très grand talent, la généreuse et patriotique éloquence, l'âpre vigueur logique avec laquelle M. Bourget défend sa cause, j'avoue qu'il a quelque peine à me convaincre. D'abord, je n'aime guère, pour toute sorte de raisons, que l'on solidarise trop étroitement « le trône » et « l'autel », — ce fut l'une des erreurs de ce grand esprit de Bonald, — et après Léon XIII, celui que M. Bourget appelle : « Pie X le saint et le grand » a, comme on sait, toujours protesté contre une confusion de ce genre. En second lieu, quand je rencontre dans l'auteur du *Disciple* des expressions comme celles-ci : « la hideuse erreur républicaine », « l'abominable Jules Ferry », la « stupide déclaration des Droits de l'homme », le « honteux gouvernement dit du 4 septembre », « un des hommes qui ont le plus joué de cette parole publique pour le malheur de la France, et dont plus tard le nom sera en exécration dans ce pays, s'il reprend jamais la conscience de ses véritables intérêts, homme d'Etat d'ailleurs, et remarquable par son machiavélisme inné et son instinct surprenant de la psychologie démocratique, l'Italien Gambetta » — j'ai peine à voir, je l'avoue, dans ces violences de plume la marque d'une réelle équité historique.

Si, en effet, le régime sous lequel nous vivons, et sur les vices ou les défauts duquel je crois, pour ma part, n'avoir, et de plus en plus, aucune illusion, méritait, sans contre-partie, tous ces anathèmes, la France, depuis soixante ans, en serait morte. Or la France vit, et elle fait encore fière figure dans le monde; si, avant 1914, elle n'y jouait plus le rôle qu'elle y jouait jadis, la faute en était, bien plus qu'à notre régime politique, à nos défaites militaires. En dépit des fautes commises par nos politiciens, notre victoire de 1918 a rendu au nom français son ancien prestige. M. Bourget parle quelque part de « nos ignobles démocraties contemporaines ». Le mot n'est peut-être pas très chrétien, et il n'est pas non plus très juste. La démocratie n'est pas « ignoble »; ou du moins elle ne l'est qu'au sens étymologique, qui n'est pas, j'en ai peur, celui que l'écrivain avait en vue. Elle n'est pas très raffinée, et, si l'on y tient, elle est souvent un peu bien grossière. Elle voit toujours gros, et elle voit quelquefois rouge. Elle ne

(1) *Essais de psychologie contemporaine*, édition originale, t. I, pp. 76, 86, 50, 95-96; édition définitive, in-16, pp. 69, 77, 78, 84-85.

(2) Réponse à une enquête sur la *Crise du parlementarisme*.

(1) « Préface » des *Lettres sur l'Histoire de France*, de l'abbé de PASCAL.

raisonne guère; elle est toute d'instinct et de premier mouvement. Elle est très facile à duper; et les mots ont sur elle une influence incroyable. Elle a bon cœur avec cela; elle est fort capable d'élan, de générosité, d'abnégation et d'héroïsme; et l'a bien prouvé, pendant les quatre années de la Grande Guerre. Elle a, en un mot, les défauts, mais aussi les qualités des enfants. Comme les enfants, elle est susceptible d'être éduquée, disons mieux, *élevée*, suivant l'expression si juste, si noble, si riche de signification morale. L'éducation de la démocratie, comme l'éducation de l'enfant, est une œuvre de charité, de tact, de longue et infatigable patience. Ce n'est que peu à peu que l'on parviendra à dégager d'elle, à lui faire accepter, respecter, aimer les aristocraties nécessaires.

Ces aristocraties, M. Bourget désespère de jamais les faire sortir de la démocratie elle-même; il voudrait les lui imposer du dehors, et il fonde tout son espoir sur une restauration monarchique. J'y vois, je le confesse, bien des objections. Encore une fois, je sais ou crois savoir tout ce qu'on peut dire de, ou plutôt contre, notre régime actuel, et, au besoin, je le redirais moi-même; et d'autre part, je me sens dépourvu de tout mysticisme politique. Je sais aussi que tout peut arriver, en France surtout, et s'il m'était prouvé que la royauté héréditaire dût faire, je ne dis pas le salut, mais le bonheur du pays, j'en accueillerais le retour avec une joie profonde. Mais je sais également qu'il est aussi facile de médire du présent que de construire sur le papier, qui souffre tout, et dans l'avenir, — ou même dans le passé, — d'adorables idylles. La République elle-même était « bien belle sous l'Empire », et la royauté de Louis XV n'est peut-être pas l'idéal d'un gouvernement moderne. Pour qu'une monarchie fût possible en France, il faudrait un esprit monarchique: or l'esprit monarchique — je ne dis pas les mœurs monarchiques — me paraît bien avoir presque entièrement disparu de chez nous. Renaîtra-t-il? On ne sait. A trois reprises, en 1789, en 1830, en 1848, la monarchie n'a pas su faire au pays l'économie d'une révolution: ces choses-là se paient, et les occasions perdues en histoire ne se retrouvent guère... Et puis, et enfin, quand on y songe, combien toutes ces questions de métaphysique politique sont oiseuses à côté de la question, bien autrement grave, et dont on ne parle guère, de la dépopulation en France! Qu'importe le maître de demain s'il doit régner sur un désert d'hommes! Il ne s'agit pas de savoir par qui — tribun, roi ou empereur — la France doit être gouvernée, mais si la France veut continuer à être (1). *To be or not to be*. Et cela, ce n'est pas une question dynastique ou politique; c'est une question sociale; c'est plutôt encore une question morale; c'est surtout une question religieuse...

* * *

Sur la question religieuse proprement dite M. Bourget a, depuis une trentaine d'années, émis des vues bien intéressantes, quelques-unes discutables, mais qui, toutes, donnent à sa philosophie nouvelle ce couronnement, cette clef de voûte sans laquelle il n'y a pas de doctrine cohérente et vraiment complète. Il a été amené, a-t-il déclaré souvent, par ses observations de psychologie individuelle et sociale, à conclure non pas seulement en faveur du christianisme, mais du catholicisme. L'observation positive, méthodique, « scientifique » conduit-elle nécessairement là? Je voudrais en être sûr. Je ne vois pas qu'elle y ait conduit ni Flaubert, ni même Taine, et combien d'autres! Et tant qu'on ne nous aura pas montré les anciens découvrant le christianisme, on pourra mettre en doute pour l'établir l'efficacité des méthodes « expérimentales ». Si M. Bourget s'est un jour retrouvé catholique, c'est peut-être qu'au fond de lui-même il n'avait jamais cessé de

l'être; et c'est le cas de redire ici le mot de Pascal: « Va, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé... »

Son catholicisme est bien le catholicisme authentique, et qui exige l'adhésion intime du fond de l'âme; mais « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », et il faut bien reconnaître que le catholicisme de l'auteur d'*Un Divorce* se rapproche plus de celui d'un Bonald ou d'un Joseph de Maistre que de celui d'un Chateaubriand. Qu'une religion purement individuelle soit un non-sens, et que toute religion véritable soit une « sociologie », on l'accorde sans peine. Que le catholicisme soit une religion essentiellement « sociale », et une « religion d'autorité », c'est ce que l'on n'a garde d'oublier. Mais il est aussi, et même il est surtout une « religion de l'esprit ». L'autorité, dans le catholicisme, est un moyen, non pas une « fin en soi », comme disent les philosophes, — un moyen d'assurer la perpétuité et la communauté de la foi, un moyen de transmettre, en la réglant, en la *canalisant*, la vie intérieure. Mais si la vie intérieure ne demeurerait pas la fin dernière l'objet constant et suprême, le catholicisme ne serait plus qu'une forme vide, un arbre mort dont il ne subsisterait que l'écorce. Si le catholicisme n'est qu'un gouvernement, si, pour dire le mot, il n'est plus qu'un « caporalisme », il n'a plus de raison d'être. En insistant comme il le fait avec quelque excès sur le principe d'autorité, c'est ce que M. Bourget a parfois l'air de perdre un peu de vue. « J'ai beaucoup lu les Évangiles, fait-il dire à son Jean Monneron, et, si j'en traduais l'enseignement, je le résumerais dans ces trois mots: discipline, hiérarchie, charité. » — Charité: oui, sans doute. Discipline, hiérarchie: est-ce bien sûr? L'Évangile interprété par l'Église, peut-être. Mais l'Évangile *tout seul*, j'en doute un peu. Et au reste, ne voyons-nous pas, par un illustre exemple contemporain, ce que la pensée individuelle, placée sans intermédiaire en face de l'Évangile tout seul, en peut assez naturellement tirer? Et l'anarchisme moral qu'un Tolstoï y a puisé, dans ce que M. André Bellessort appelait si joliment « son ébriété mystique », ne nous prouve-t-il pas que l'Évangile ne suggère pas aussi nécessairement que paraît le croire l'auteur de *l'Étape* des idées de discipline et de hiérarchie? Ailleurs encore, en des pages bien dures et un peu injustes, où M. Bourget, dans la personne de son abbé Chanut, fait le procès des prêtres qui vont au peuple et des « démocrates chrétiens », il écrit: « La crainte de voir l'Église perdre la direction des masses est le généreux motif qui domine ces apôtres sans esprit critique. » Si tel était le vrai motif de leur action, toute politique en quelque sorte, il ne serait ni désintéressé, ni « généreux », et ils mériteraient le peu de sympathie qu'a pour eux M. Bourget. Mais à qui fera-t-on croire que l'encyclique *Rerum novarum* a été dictée par des raisons toutes politiques, et non point tout simplement « évangeliques? » J'ai peur que les déclarations de ce genre ne donnent à un trop grand nombre de lecteurs le change sur les vrais sentiments de M. Bourget, et ne lui attirent ce reproche injustifié de « dédain pour les pauvres » qu'il a bien raison, son œuvre en main, de repousser, mais que ses vrais admirateurs seraient fâchés de voir s'accréditer trop aisément. Il se représentait lui-même un jour, avec mélancolie, comme « une sorte d'émigré intellectuel. » Oh! la désobligeante épithète! D'abord, il ne faut jamais émigrer, même, et surtout, à l'intérieur. Et nous tous, qui avons lu, suivi, aimé M. Bourget, depuis ses tout premiers livres jusqu'à ceux d'aujourd'hui, nous qui, si souvent, lui avons entendu exprimer la pensée profonde de son temps, nous ne l'acceptons pas, nous ne voulons pas l'accepter dans ce rôle.

Dans une très pénétrante étude, vieille de vingt-cinq ans, sur George Sand, M. Bourget loue en termes chaleureux la grande romancière de sa « foi ardente dans la valeur du développement intime ». « Est-il possible de se tromper, ajoute-t-il, quand on a demandé à ses travaux seulement d'être des travaux, c'est-à-dire

(1) Voyez là-dessus notre brochure, *le Suicide de la France* (Editions de la Revue des Jeunes).

des étapes de sa vie intérieure? » Et il constate bien profondément que pour elle, « la grande affaire fut, comme pour Goethe, non pas de produire des livres, mais de développer sa pensée à travers ses livres. » J'ai bien envie de lui appliquer à lui-même cette heureuse formule. Poésie, critique, romans, nouvelles, notes de voyage, théâtre, tout lui a été un prétexte à penser, à essayer et à prolonger sa pensée. Et c'est pourquoi, si variée et si riche qu'ait été son œuvre, elle n'épuise pas sa pensée tout entière; comme pour Taine, sa pensée reste encore supérieure à son œuvre; ce n'est pas dans un tel livre particulier qu'on a chance de la saisir, c'est dans la suite et dans l'ensemble de ses livres. A la prendre ainsi, on s'aperçoit que, parmi bien des flottements, des hésitations, des retours en arrière, toutes choses qui prouvent surtout, avec la complexité de son objet, la sincérité de son inquiétude, l'auteur du *Sens de la mort*, de *l'Etape* et du *Disciple* a poursuivi un très ferme dessein. « Qui nous donnera, s'écrie-t-il quelque part, qui nous donnera des connaisseurs d'âme humaine assez courageux pour la regarder en face, cette âme malade, assez lucides pour y lire, assez tendres pour la plaindre, assez sages pour la diriger, et assez complets pour appliquer leur science avec ce je ne sais quel doigté d'artiste qui manquera toujours aux philosophes de métier? » Il a été précisément pour notre temps ce « connaisseur d'âme » dont il souhaitait l'avènement. D'autres ont été plus complètement poètes; d'autres ont été plus complètement philosophes; d'autres ont été plus complètement critiques. Poète, philosophe et critique, presque également doué pour la pensée que pour le rêve, pour la lucidité consciente de l'analyse abstraite et pour cet état de pénombre et de demi-conscience si nécessaire à la création artistique, M. Paul Bourget a fait servir tous ses dons à une tâche essentielle : il a été un moraliste, notre moraliste. A ce titre, il a prononcé quelques-unes des paroles qui ont retenti le plus profondément peut-être dans la conscience contemporaine. — Le beau jeune homme dont on peut voir encore, au frontispice de ses *Poésies*, le fier visage mélancolique et volontaire, les yeux voilés, les narines frémissantes, et, sous la fine moustache, la lèvre hardie, le menton aux fermes arêtes, pourra répondre au fantôme de la quatre-vingtième année ce qu'il répondait au fantôme de la trentième :

Pourtant, j'ai préservé mon intime Idéal... (1)

VICTOR GIRAUD.

En quelques lignes...

Château de cartes

Vous savez ce qu'il arrive lorsqu'on enlève une carte d'un château de cartes. L'instant d'après on n'a plus qu'à ramasser tout le jeu répandu sur la table. On dirait qu'un phénomène semblable s'est produit dans les échafaudages financiers de la II^e Internationale. La Banque Belge du Travail s'est mise à pencher, à pencher... Quelques semaines après, on signalait la déconfiture du budget de Genève, canton administré par les socialistes. A peine le débonnaire gouvernement Broqueville eut-il tendu la perche aux Coopératives à demi enlisées, à peine le farouche Nicolle eut-il posé ses étais contre le mur d'argent de la finance capitaliste, qu'un nouveau bruit de patatras éveillait les échos, déjà quelque peu fatigués, de l'Europe occidentale. C'était la Banque Française

(1) Ces pages formeront la conclusion du *Paul Bourget* qui paraîtra sous peu, chez Bloud et Gay, à Paris, dans la collection « Les Maîtres d'une génération ».

des Coopératives qui, fermant ses guichets, réclamait à cor et à cri, selon un rite qui commence à s'établir chez les grands manieurs d'argent du socialisme, le secours des pouvoirs publics.

Cette cataracte du capitalisme anticapitaliste remplit l'air du bruit de ses chutes, et l'on se demande quels barrages ont pu se rompre, quels réservoirs ont pu crever, dans les profondeurs de la II^e Internationale, qui aient pu provoquer un tel cataclysme. On se le demande, en vérité...

La confiance règne

On se le demande, pour trouver une réponse presque immédiate, en tout cas bien naturelle, sous la forme d'une autre question. Tout cela, malheurs de la Banque du Travail, des finances socialistes de Genève et de la Banque Coopérative de France, ne s'est-il pas produit à la suite des derniers événements de Vienne? N'y aurait-il pas corrélation? L'écrasement rapide autant que sensationnel de l'insurrection autrichienne et la déconfiture des grandes constructions financières de la II^e Internationale ne seraient-ils pas relation de cause à effet?

On peut expliquer cette relation de deux manières, l'une et l'autre hypothétiques, mais vraisemblables. Voici la première : La chute de l'austro-marxisme, venant après celle de la social-démocratie allemande, a frappé l'esprit des ouvriers occidentaux. Ils se sont demandé tout à coup si la Belgique, la France, la Suisse n'allaient pas bientôt, à leur tour, assister à la même bataille entre le socialisme et les forces de réaction, bataille qui s'achèverait de même par la défaite de l'Internationale. Sans perdre leur temps à s'affliger sur un tel malheur, les petites gens qui avaient confié leurs économies aux banques socialistes se sont hâtées d'aller les reprendre, ou du moins les redemander.

De là les difficultés et la faillite menaçante de ces banques, d'ailleurs mal gérées, comme tous les organismes politiques. Si cette supposition était la bonne, elle ouvrirait des horizons sur l'actuel état d'esprit des ouvriers, et sur leur confiance dans le triomphe d'un parti qui est en passe de devenir la balançoire la plus démantibulée du XX^e siècle.

Bec de gaz

Autre hypothèse : les banques socialistes se seraient livrées, avec la commune socialiste de Vienne, à des combinaisons financières ténébreuses, auxquelles auraient tristement mis fin l'intervention du président Dollfuss. Les économies des ouvriers belges, français, suisses auraient pris pour une bonne part le chemin de la « Ville rouge », et contribué à l'achat d'armes, à l'édification d'édifices bétonnés, etc., en échange de créances quelconques que la défaite socialiste aurait subitement annulées. En d'autres termes, l'énergique coup d'arrêt du gouvernement autrichien aurait fait dans le mic-mac financier de la II^e Internationale le même effet qu'un coup de pied dans une fourmilière. Les desseins secrets de ces messieurs se trouveraient piteusement traversés, sans même qu'ils pussent s'en plaindre, et leurs belles banques, fraîchement bâties et astiquées, n'auraient plus qu'à clore, sur une caisse remplie de monnaie de singe, les paupières de leurs guichets.

Quelle que soit, entre ces deux hypothèses, celle qui correspond à la vérité, la conclusion est la même : le socialisme est dans de bien mauvais draps!... L'action « Karl Marx », qui eut les honneurs de la cote, est tombée dans les « pieds humides ».

« Frères! il faut mourir!... »

Sous le signe du Progrès...

Les temps sont durs. Personne n'est en Belgique sur un lit de roses et il n'est pas de classe sociale qui ne paie, aux vicissitudes

dé l'économie universelle, un lourd tribut. Bourgeois, employés, ouvriers : tout le monde est à plaindre. Mais il n'est peut-être aucune catégorie de gens dont le sort soit aussi malheureux que celui des artistes.

Peintres, écrivains, musiciens vivent aujourd'hui chez nous dans des conditions effroyables. On cite des compositeurs de grand talent qui se sont faits garçons livreurs ou agents de police. Un de nos meilleurs peintres « place » des nécessaires à coudre. Un romancier déjà notoire ne mange pas à sa faim.

Certes, l'Etat n'a pas pour fonction de nourrir les poètes et les joueurs de flûte, et le nôtre a fait plus même qu'il ne doit en achetant naguère au prix fort une œuvre à trois cents peintres choisis parmi les plus pauvres. Il n'empêche qu'on pense avec amertume au temps où les artistes avaient gratuitement leur logement au Louvre et où la liste des pensions sur la cassette royale comprenait tous les grands noms du XVII^e siècle. De petits noms aussi, bien sûr, et parfois pour des sommes bien disproportionnées à leur talent relatif; ce n'est pas aux rois à dresser un palmarès des ouvrages de l'esprit. Il n'empêche que le cas d'un Bloy, d'un Verlaine, d'un Utrillo, qui vécurent dans la misère, est sans précédent avant 1789 et qu'on ne signale pas un seul artiste, dans toute l'histoire de l'Ancien régime, qui soit mort dans le dénuement.

Notre époque, dure pour tous, l'est surtout pour ces rêveurs, armés de plumes, de pinceaux et de violons, qui ne servent à rien qu'à accroître le patrimoine humain et à témoigner de la gloire de Dieu — c'est-à-dire à l'essentiel.

Pour les 2,687 ans de Rome

La Belgique a cent ans et un air printanier,

chantait la cantate patriotique de M. Georges Vaxelaire. Mais il y avait, le 21 avril, 2,687 printemps que Romulus, sur la colline du Palatin, du soc de la charrue augurale, dans les limites de l'*Urbs quadrata*, fonda Rome.

La fête anniversaire a donné lieu à des manifestations d'enthousiasme et de foi. Au calendrier fasciste, le 21 avril est la date rituelle pour les inaugurations des grands travaux d'utilité publique. On avait mis au point, cette année, tout un programme de manifestations sociales. C'est ainsi que Mussolini en personne a distribué au Palais de Venise les certificats de pension aux artisans et aux paysans. Le fascisme anno XII poursuit son œuvre de « normalisation ». Il tient à plonger ses racines au plus profond de l'âme populaire. Une révolution s'achève.

Mais le symbolisme n'a pas changé. Il est curieux de constater que ce *Natale di Roma* a toujours servi aux Italiens patriotes de signe de ralliement. Dans une de ses « Odes barbares », Giosuè Carducci, cet héritier spirituel de 1789, célébrait la date fatidique. Pour le 21 avril 1876, sa Muse se fait triomphale, prophétique. Satirique aussi, d'ailleurs. C'était l'époque où Mommsen, dans son *Histoire de Rome*, avait « minimisé » quelque peu le rôle de la civilisation latine. Carducci ne se fait pas faute d'adresser au savant allemand des reproches méprisants. « Méconnaître Rome, s'écrie-t-il, c'est se condamner aux ténèbres, au torpide sommeil dans la forêt de Barbarie. » On est en droit de se demander comment Carducci eût accueilli la Marche sur Rome. Qui sait? Peut-être les « Odes barbares » se seraient-elles enrichies d'un chef-d'œuvre d'amour.

La femme de César...

... ne doit pas être soupçonnée. C'est entendu. Mais nous n'en sommes plus à l'ère des raffinements. Trop heureux si nous ne

prenons pas la main dans le sac ceux qui, par métier, sinon par vocation, devraient être à l'abri de tout soupçon!

Il y a quelque chose de plus grave encore que la Justice trahie par les siens : la Justice bafouée. Or c'est ce qui vient de se passer sous nos yeux, à la plus grande joie des fripouilles de tout poil. On connaît les faits. Carbone, Spirito, gangsters avérés, trafiquants d'opium, de cocaïne et de chair humaine, « nervis » prompts à l'embuscade, à l'assassinat sur commande, aux agitations et aux compromissions électorales de la pire espèce, non seulement sont remis en liberté, au terme d'une enquête inconsidérée, mais sortent du prétoire la tête haute et la menace à la bouche. Ces gibiers de potence, ces larrons de sac et de corde débarquent dans leur fief marseillais au milieu des fleurs et des acclamations. Ils ont voyagé en première classe, payé le champagne aux témoins, régala leurs avocats (qui ne sont pas dégoûtés), dicté la loi aux photographes. Il ne leur reste plus qu'à demander réparation au Gardes des Sceaux. Ils n'y manquent pas. Déjà ridiculisé par Snowden, M. Chéron, « cette ruche en mouvement », comme a dit joliment quelqu'un de chez nous, est sommé de se passer la hart au col et d'enfiler, pour la cérémonie expiatoire, sa chemise de madapolam.

Certes, nous avons tous ri quand Guignol rosse le commissaire. Guignol avait d'ailleurs vu juste : le commissaire triche au jeu, « suicide » les gêneurs, lave les chèques, brouille les pistes. Mais qu'un Carbone, qu'un Spirito puissent organiser un banquet, cela passe les bornes. *Caveant consules!* Il y a au moins une révolution qui a commencé par des banquets.

Le monstre de Loch-Ness

En attendant, la lassitude intervient, sinon l'apaisement. Et l'on voit reparaître le monstre du Loch-Ness. Le monstre a consenti à poser pour un photographe amateur. Du coup, tous les témoins sont réhabilités : puisque le cliché montre cette petite tête emmanchée d'un long col que tous juraient, foi d'Écossais! avoir de leurs yeux vue.

Pour qui sait lire entre les lignes, ou plus exactement à travers les feuilles, le journal du matin est singulièrement suggestif. Où est le temps où nous nous précipitions, à l'heure du café au lait, sur les dernières révélations du dernier interrogatoire? L'affaire Stavisky, l'affaire Prince, le metteur en pages a reçu l'ordre de les reléguer... n'importe où. Le poisson est bel et bien noyé. On l'a noyé dans un flot de dépositions, de versions contradictoires, de mises au point, de démentis, d'hypothèses et de diversion. Le public est inconstant. C'est son pire défaut. Le public français plus que tout autre. On a beau dire que la France est en ébullition, qu'elle attend un homme, l'Homme. Les voleurs, les chéquards, les « stavisqueux » et leurs garants attendent aussi... Ils ne font même pas autre chose. En vérité, que le monstre du Loch-Ness ait pu reparaître à la surface des eaux calmées, c'est un bien funeste présage.

L'élection de Mantes

Et c'est un triste signe que l'élection de Mantes ait pu passer pour une victoire des partis d'ordre. Sans doute, M. Bergery a perdu des voix (un millier) et son adversaire en a gagné quelques-unes (250). Et puis après?... Voilà un individu qui ne prend même plus la peine de mettre son masque. Ouvertement, il prêche la croisade de l'anti-France; il appelle à la rescousse tous les tenants — mais rien qu'eux — de la révolution bolcheviste et de la trahison au service de l'Allemagne. Les pontifes du radicalisme, un Herriot, un Daladier, sont forcés de le désavouer. Les partis nationaux font donner leurs premiers ténors : Franklin-Bouillon, Philippe

Henriot, le plus populaire des représentants du peuple. Résultat : un coup fourré, une élection nulle, un de ces verdicts qui mécontentent tout le monde parce qu'ils ne plébiscitent personne. Souhaitons de tout cœur que le traître Bergery morde la poussière dimanche. Mais plaignons un pays où la réaction du bon sens et du patriotisme est si tiède, pour ne pas dire si misérable.

27 avril 1882

Léon Treich, grand fureteur devant l'Éternel, avait entrepris, il y a tout juste dix ans, un « Almanach des Lettres françaises et étrangères ». La lecture en est souvent plus édifiante que celle du quotidien encore humide de l'encre d'imprimerie. Pour nous consoler de la misère des temps, relisons ces quelques phrases que prononçait Pasteur, le 27 avril 1882, dans son « Discours de réception à l'Académie » :

« La grandeur des actions humaines se mesure à l'idée qui les fait naître. Heureux qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. »

L'origine du roman-pudding

Nous parlions l'autre jour, à propos de M^{me} de La Fayette, du roman-fleuve.

Les romans-fleuves sont des romans longs qui, au moins par définition, doivent couler.

Mais il y a aussi les romans lourds et compacts. M. Aragonès les a baptisés, dans une critique récente : romans-pudding. Et il évoquait à cette occasion M^{lle} de Scudéry.

Qui sait, en effet, si rajeunissant tant soit peu *Clélie* ou le *Grand Cyrus*, un écrivain d'aujourd'hui ne passerait pas pour un original « qui promet » ? Certaine théorie moderne du refoulement expliquerait d'ailleurs, très volontiers, le cas de Madeleine de Scudéry, cette fille sage qui écrivit les aventures les plus extravagantes et les plus frénétiques. La chronique scandaleuse n'eut jamais à relever quoi que ce tûf dans l'existence minutieusement réglée et on ne pourrait plus laborieuse, de la romancière qui, par ses livres, affolait l'esprit de toutes les mondaines de l'époque. Quand on songe que ses romans comptaient jusqu'à dix tomes, on s'étonne de leur succès. Mais toujours les filles d'Eve furent curieuses. Et comme il s'agissait d'intrigues à clefs où l'on retrouvait sans peine des événements et des personnages contemporains, les lectrices de M^{lle} de Scudéry aimaient ces lourds ouvrages. Leur patience s'explique encore par l'étendue même de la carte du Tendre. Les héros, voués aux analyses subtiles de leurs cœurs et aux méandres sentimentaux, cheminaient sans hâte sur les routes qui conduisaient à l'amour. On aurait tort de condamner M^{lle} de Scudéry à cause de la préciosité, de l'affectation et du fatras qui sont dans ses écrits. Les satires du temps ont créé des insupportables pimbèches. Mais en dehors de ses exagérations, l'esprit précieux était, dans l'ordre des sentiments et dans l'ordre des idées, une révision heureuse des valeurs essentielles. Dans ses desseins littéraires M^{lle} de Scudéry s'en inspira. Et n'en déplaise à Boileau, n'en déplaise à Molière, elle ne fut ni Cathos, ni Madelon.

De quelques nègres...

Ceux-ci ne méritent assurément pas la chicote, mais la médaille D'une race qui remonte à la plus haute antiquité et ne semble

pas près de s'éteindre, ils n'ont jamais été que des travailleurs obscurs à la solde d'écrivains sans scrupules.

Qui chantera jamais les louanges de ces pauvres bougres dont la pire peine n'est pas le labeur acharné, mais le dégoût de vendre leur génie et leur inspiration sous l'enseigne d'un méprisable imbécile ?

Les « nègres » en question sont d'autant plus nombreux de nos jours que les temps sont durs et qu'au surplus, tous les acteurs, toutes les actrices veulent écrire, pour la postérité, leurs mémoires. Comme les vedettes de music-hall et autres lieux attachent plus facilement une plume à leur chapeau qu'ils ne se décident à respecter la syntaxe et les règles du genre, ils sont bien obligés de prendre au service de leur cabotinage des écrivains compétents. Et ceux-ci de romancer scrupuleusement des vies plates, des succès discutables, voire des lettres d'amour plus ou moins authentiques.

Exception parmi les autres, Joséphine Baker a marqué quelque bon goût en laissant signer, par une femme de lettres, le récit que fait celle-ci — à la première personne — des aventures de la moricaude aux bananes. C'est un morceau à la fois grandiloquent et sinistre, un document précieux sur la bêtise des hommes et la démence des foules.

Et d'un autre

L'histoire des « nègres » de tous les temps devrait, bien entendu, être écrite par un humoriste. Les anecdotes ne lui manqueraient pas, pour peu qu'il veuille compulsier les annales de la vie littéraire. Dans les « Carnets » que publie Ludovic Halévy, il en est une qui ne manque point de piquant. Collaboratrice à la *Revue* que dirigeait Buloz, George Sand venait d'y publier, à la manière des feuilletonnistes, un roman étrange et d'ailleurs assez nébuleux qui s'appelait *Spiridion*. Il y était question d'un manuscrit caché sous la pierre d'un tombeau et qui contenait, disait-on, la vérité universelle. L'auteur avait eu le bon sens de ne pas s'expliquer davantage sur ce fameux manuscrit. Mais Buloz prétendit que les abonnés de la *Revue* voudraient à tout prix en savoir plus long. George Sand se prit par les cheveux : livrer en quelques pages le secret de toutes choses, ce que les hommes ont toujours cherché en vain ! C'était impossible. Il lui souvint tout à coup d'un de ses amis qui jouait au philosophe et croyait en tout ce qu'il inventait. Pierre Leroux, qui avait été de la fondation du *Globe* et s'était fait saint-simonien par besoin de se distinguer, accepta d'exposer un système à la fois abracadabrant et obscur en conclusion du roman que signait Sand. Et c'est ainsi que les abonnés de Buloz purent se délecter d'un morceau de philosophie transcendental... Heureusement Leroux ne fit pas comme le nègre de l'autre et ne continua point. Il devint de plus en plus fou, ce qui empêcha vraisemblablement les lecteurs de George Sand de le devenir à leur tour.

Lucie Delarue-Mardrus

C'est l'une des romancières contemporaines les plus manifestement douées de génie. Elle présidera cette année l'Académie féminine des lettres. Il est peu de femmes-écrivains aussi dépourvues de vanité, aussi probes, aussi claires. Elle déteste le monde et ne songe qu'à mettre dans sa vie intérieure, lumières nouvelles et enrichissements. Avant toute chose, elle est artiste. Non seulement, elle écrit comme nulle autre avec des nuances et de la tendresse, mais elle fait d'exquises sculptures, peint de manière touchante, joue admirablement du violon, du piano et compose.

Que Lucie Delarue-Mardrus vous regarde de ses yeux inquiets et qui interrogent, qu'elle vous parle du charme des choses ou

du tragique de la destinée, d'elle-même ou de vous, on sent cette recherche constante et loyale de ce qui est le meilleur, le plus vrai, le plus beau. En lisant ses vers, on songe au cri qui traversa la nuit solitaire de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé! »

Quand la romancière écrivit une vie de sainte Thérèse de Lisieux et sculpta de celle-ci une statue pour Notre-Dame du Havre, on parla de sa conversion. Nulle autant qu'elle ne la désire. Ces jours derniers, elle proclamait encore son admiration et sa sympathie pour l'Eglise catholique.

Mais elle attend toujours, d'un cœur qui ne nie rien, l'étincelle qui lui apportera, avec la chaleur de la foi, le secret de l'absolu qui l'obsède, l'explication sereine du problème qui par-dessus tous les autres la tourmente : le problème de la mort. Et de tout cœur on lui souhaite ce que, si sincèrement, elle espère.

“ Les Ténèbres ” de Robert Poulet

Le cas de Robert Poulet ne laisse pas d'être assez déconcertant. Le politique est d'extrême-droite, fondateur et directeur de cette *Revue réactionnaire* dont le nom seul — ou, si l'on veut, la raison sociale — ferait presque objet de scandale. Officiellement, en effet, nous vivons en Démocratie. C'est sous le même aspect du doctrinaire qu'apparaît aux lecteurs de la *Nation belge* le Robert Poulet qui fut « Handji » et qui est souvent (pourquoi le celer?) « Ajax ». Je ne dis pas que les lecteurs de la *Nation belge* ont raison. Pour ma part, je n'aurais garde de passer au cou de mon ami Poulet la cravate de Royer-Collard. Mais le public est ainsi fait qu'il « étiquette », une fois pour toutes, le journaliste aussi bien que le romancier. Du coup, voici Poulet victime d'une conjuration des bien-pensants : on le condamne à perpétuité!

Je n'ai pas dit à quoi on le condamne, à quelle attitude. Pour l'excellente raison que, moi-même, je n'en sais rien. Ce que je crois savoir, c'est que l'étiquette « réactionnaire » couvre mal la marchandise. S'il est vrai du moins que, pour la plupart des politiciens, réaction signifie surtout stagnation. Le mythe du Progrès, de l'Avenir — avec des majuscules — n'a pas fini de nous empoisonner. Dans le vocabulaire des clubs et des congrès, « réactionnaire » est une épithète de stase. Au lieu que Robert Poulet, même en politique, est mouvement.

Je m'aperçois que je fais effort pour expliquer, pour tirer au clair une contradiction apparente. Cette contradiction, la voici : le même individu, qui signe un article plein de mesure et de bon sens sur la politique nationale, comment peut-il prendre à son compte les hardiesses les plus extravagantes dans le domaine de l'art? Hé! hé! le réactionnaire est devenu révolutionnaire! Cela scandalise les honnêtes gens. A ce propos, je le dirai sans ambages, *les Ténèbres* vont en affliger plus d'un. Le lecteur de la *Nation belge* se croira mystifié. Le lecteur a horreur des mystifications. Toute secousse le dérange, jusqu'à l'agacement. Non seulement, comme disait P.-J. Toulet, il veut être respecté : il veut être ménagé. C'est ainsi.

Que l'artiste ait droit à jouer le grand jeu, à tout risquer, et même davantage, c'est une des « constantes » de Robert Poulet.

Je lui emprunte cette expression dont il abuse volontiers, et qu'il dut emprunter lui-même à la langue des mathématiques. Car (j'aime mieux vous le dire tout de suite) Poulet a fait des études d'ingénieur. On n'a pas fini de vous étonner. L'art n'est donc plus un sacerdoce, mais un dérivatif, l'alibi, l'évasion. Le dérivatif n'est pas nécessairement l'accessoire. Et chacun doit savoir que les alibis n'enchantent pas uniquement les voleurs. Je crois qu'il ne faudrait pas beaucoup presser Robert Poulet pour lui faire avouer qu'il préfère aux dangereuses certitudes de la politique conservatrice les sereines aventures de l'art libérateur.

— Que de précautions oratoires! pense mon lecteur.

Oui, mais mon lecteur n'a sans doute pas lu *les Ténèbres*...

* * *

Robert Poulet est un ami. Mais je suis bien obligé de dire qu'il est aussi sensible qu'intelligent. Il m'a souvent fait penser à un Goya, ou à un de ces moines d'autrefois, que nous ne connaissons d'ailleurs que par la poésie, par la légende. De lui on peut dire que la lame use le fourreau. J'insiste sur cette vertu de sensibilité qui me paraît inséparable de la vocation artistique. A condition de prendre l'art dans sa plus totale, dans sa seule vraie acception. Il ne faut pas médire de notre époque. Nous connaissons une floraison d'œuvres littéraires où abonde, surabonde le talent. Presque tous nos contemporains sont intelligents. Le métier court les rues. C'est le cœur qui souffre d'atrophie. Or, rien de durable ne se crée sans ce qu'il faut bien appeler le « frisson ». Poulet est un passionné.

J'ai dit tout à l'heure qu'il avait le goût du risque. Cela est-il la conséquence de ceci? Peut-être bien. Une certaine dose de sensibilité mène naturellement — naturellement, pas fatalement — à la Révolution. Je mets au mot une majuscule pour signifier que j'entends par là bien des choses. Il s'agit avant tout d'échapper aux règlements. Ou, si on les respecte, que ce ne soit point en raison d'un pacte.

Vous entrevoyez cependant le danger. Il est d'espèce insidieuse. Le danger consiste, pour l'écrivain, à faire de cette libération une aventure gratuite. L'homme de lettres aurait tué l'artiste. Une fois de plus, nous assisterions à l'envahissement, par l'intelligence, du domaine romanesque. J'essaierai de démêler, au cours de cette critique, la part qu'il faut accorder, dans *les Ténèbres*, à l'inspiration et à la virtuosité. Qu'il me suffise d'indiquer dès maintenant que nous n'avons pas affaire à un monomane du divertissement littéraire, du jeu pour le jeu. Robert Poulet se laisse emporter par son sujet. Il y croit. C'est fort sympathique.

* * *

Il me faut bien parler de *Handji*.

C'est le premier roman de Poulet. C'est là qu'il a découvert sa « manière ». *Homo unius libri*. Pourquoi pas? Nous portons en nous une représentation — et tant mieux si elle nous est personnelle! — du drame universel. Sur Dieu, sur la nature, sur nous-mêmes nous avons « notre » idée, et qui n'évolue pas tellement. Ce que nous appelons l'expérience est surtout une confrontation. Il est rare, pour ne pas dire inouï, qu'au terme d'une confrontation, chacune des parties ne demeure pas sur ses positions plus fermes.

Pour Robert Poulet, dès son premier livre, la vie est d'abord « autre chose » : une projection de notre imagination qui déborde le réel. Le réel, c'est ce qui est commun à tous les hommes, ce qui ne différencie pas Pierre de Paul. L'essentiel, comme le dit une phrase des *Ténèbres*, c'est d'être l'objet d'une « monstrueuse exception ». Nous nous évadons donc du réel. Par quel moyen?

Handji elle-même, le personnage était une pure fiction, l'ombre

d'une fumée sur la plaque hypersensible de l'imagination. L'an dernier, dans une conférence sur la littérature belge d'aujourd'hui, j'avais cru pouvoir parler, à propos de *Handji*, du symbolisme de Robert Poulet. Je serais plus circonspect, d'aventure. Tout est dans tout; mais l'étiquette symboliste est un peu comme une « marque déposée ». Méfions-nous des contrefaçons. N'était précisément cette question d'usage — et d'abus, je proposerais volontiers le mot « surréalisme ». Poulet dépasse le réel et il proclame hardiment les droits du rêve. Toute licence, sauf contre la fantaisie!

Handji avait piqué l'attention... en France. Un critique comme Edmond Jaloux avait saisi l'originalité prometteuse de ce « premier roman ». Chez nous, seuls quelques intimes appréciaient à leur valeur le livre et l'écrivain. J'ai souvenance du scandale que fit dans le *Landerneau* mon classement des romanciers belges. J'avais mis Poulet au premier rang : ce fut un beau tollé. Comme cette conférence était destinée à l'expansion hors frontières, on parla de me dénoncer au ministre!... Depuis lors, la réputation de Poulet a fait du chemin. Je dirais même qu'elle galope. Le Prix Beernaert, une bourse de voyage sont venus sanctionner l'admiration repentante des ouvriers de la onzième heure. Mais pour qu'il fût connu, couronné, applaudi, il a fallu que l'auteur de *Handji* signât « Handji » des chroniques sur le Belge et la politique. On pourrait faire là-dessus des réflexions d'un tour désabusé. Le journalisme mène à tout... à condition d'y entrer.

Il est temps d'entrer dans le tunnel, dans *les Ténèbres*.

* * *

Il faut lire le livre jusqu'au bout, d'une traite, sans désespérer. Je l'ai entrepris, couché sur le dos, par un de ces soirs énervants du printemps trop moite. Je recommande la recette. Et qu'on ne s'arrête pas à la préface.

Cette préface, Robert Poulet avoue maintenant qu'il a eu grand tort de l'écrire. Les critiques vont s'en emparer. Ils sont bien contents. Car si l'auteur ne leur avait pas mâché la besogne en parlant d'une entreprise « d'affolement public », quel désarroi! *Les Ténèbres*, c'est le roman qui ne souffre pas de coupures. La moindre inattention : et vous perdez le fil. Ou, s'il vous arrive de tourner quelques pages, je vous défie bien de ne pas fermer le livre. Vraiment, pour reprendre la métaphore de l'auteur, nous sommes obligés de « suivre le guide ».

De quoi s'agit-il? Poulet lui-même s'en est expliqué — trop bien expliqué, sans doute — à la page 303. C'est comme une récompense au lecteur persévérant : la carotte qu'on finit par laisser croquer au baudet. Je cite :

« J'avais été un homme, voilà ce que je comprenais, un homme tel qu'on l'entend communément, un homme tout pareil aux autres. Et un beau jour, un accident m'était arrivé, qui m'avait fait changer d'état. J'étais devenu autre chose : un malade; puis j'avais douté d'être même cela, mon âme s'était dérobée aux regards, avait cherché ses explications en elle-même. A force de m'interroger, peu à peu la vie s'était faite, dans mon sein, quelque chose de déplacé, de transporté; c'était le monde qui s'était mis à varier, et non moi. Phénomène prodigieux à la faveur duquel j'avais été l'objet d'une monstrueuse exception. »

L'histoire de Marcel Pantionis — dont le nom ne signifie même rien en grec — n'est pas autre chose que l'histoire d'un malade qui, pour peupler sa maladie, invente des personnages (on reconnaît le thème de *Handji*). Ces personnages, ne disons pas qu'il les « invente », qu'il les crée de toutes pièces : il les retrouve plutôt, il les reconnaît (thème du souvenir, de la mémoire reconstructrice).

Mais, au moment où nous risquons de nous laisser prendre à ce jeu d'égotant, Pantionis est mort depuis des pages et des jours (c'est le thème propre, ou la nouveauté des *Ténèbres*).

* * *

Nous examinerons tout d'abord le thème de l'invention. C'est la marque même, c'est l'estampille de Poulet. Pour s'évader de la réalité qui l'opprime, il donne un visage à ses rêves.

N'est-ce pas là, va-t-on dire, pur jeu d'esprit? Je ne le pense pas. Il faut apporter, en critique comme ailleurs, une certaine dose de sympathie. Parce que Poulet est un ami, je suis tout disposé, je le répète, à lui faire crédit : je le crois sincère. Mais je vais plus loin : j'imagine qu'en prêtant à ses héros la couleur de ses songes, le romancier est plus proche de la réalité que ces pseudo-réalistes qui « dirigent » le réel. Ce serait le lieu de reprendre les développements d'Angelo Gatti (on a pu lire cette conférence ici même) sur la fantaisie dans le roman italien. La vérité est fantaisie. Il n'y a rien de plus logique que le mensonge. « Tout est possible », répète souvent Robert Poulet. Et c'est pourquoi la donnée même de son dernier roman n'a rien d'extravagant, pour ce qui concerne du moins l'invention des personnages.

J'insiste sur ce point. Je n'invoque même pas le droit à la libération, à la distraction, le droit, pour celui qui vient d'écrire un article sur le Plan de Man ou la Banque du Travail, de s'abandonner à sa fantaisie. Il me semble que nous aurions beaucoup éclairci l'idée d'invention dans le roman, si nous avions dépouillé, une fois pour toutes, le réalisme de ses vains prestiges. La crédibilité, dont un Bourget fait tant de cas, se fonde avant tout sur ce que Robert Poulet appelle malicieusement les sorties de la comtesse à cinq heures. Pourtant je ne sais rien de plus irréel que ce monde où l'adultère se commet à jour fixe, dans les entresols *ad hoc*, avec, pour accessoires, la voilette, les deux fiacres, le magasin à double sortie, le porto, les petits fours et la nigaude connivence du lecteur.

Tout n'est pas imagination pure, d'ailleurs, dans ce personnel romanesque des *Ténèbres*. Robert Poulet part de données, non seulement plausibles, mais réelles. Isabelle et Simonne, les deux sœurs de Marcel Pantionis, existent; et la bonne, et la petite Mirette, et l'abbé Girifle, et le docteur Calvin. Pour que nous soyons bien persuadés de leur existence, voire de leur manière d'être, le romancier se croit obligé d'ouvrir son récit par une sorte de présentation débonnaire : « *Mon nom est Marcel Pantionis. Je suis grand, etc.* » Et l'on nous invite à observer Isabelle et Simonne au moment où, penchées sur un album dans lequel leur frère a collé des photographies d'actrices, elles s'efforcent de dresser un palmarès par ordre de beauté. « *Elles riaient nerveusement, se soulevaient les cheveux devant la glace, suçaient longuement leur crayon avant d'inscrire des numéros sur une liste.* » Ceci est criant de vérité.

Et, à ce propos, je voudrais faire une querelle à Robert Poulet. Après qu'il a situé de cette façon discrète mais précise le « climat » de ses principaux personnages, le romancier ajoute, comme *sotto voce* : « *Je donne ces détails, oiseux par eux-mêmes, pour mettre rapidement le lecteur au fait de mon existence.* » Ici, je l'arrête. N'y aurait-il pas, dans cette présentation, quelque artifice, au contraire? Nous partons pour un voyage particulièrement aventureux, pour le passage du tunnel. Les personnages les plus fantastiques, les événements les plus ahurissants seront notre lot, notre rencontre de chaque instant. N'est-il pas tout indiqué — et fort piquant, d'ailleurs — de prendre un point de départ le plus rassurant du monde dans la banalité, dans l'insipidité quotidienne? Ce n'est pas sans intention (mais l'intention est chez Robert Poulet) que Marcel Pantionis déclare de son existence qu'« *il en*

est peu de plus paisibles et de plus unies ». Mais il faut accorder au romancier un minimum de « ficelles ».

Page 85, le cycliste entre dans la chambre du malade. Nous sommes désormais en plein irréel. Désormais, les personnages inventés vont se presser autour de cette couche où agonise celui qui dit « je », ni plus ni moins que monstres et diabesses autour du pauvre ermite Antoine. Le garçon Georges, Eve Sibère, les Verguette (père et fils), d'Agust, Beuffle, le pharmacien Gormeille, les soupeurs du petit restaurant « à cent dix-neuf mètres de la Grand'Place », les membres de la « Tilleurienne sportive », les jeunes filles au fauteuil à bascule dans la bibliothèque des individualistes, et, pour finir, le Faubourg, le Faubourg innombrable, unanime, processionnant sur la route des mines de cuivre : tous sont là, entraînés par le concierge d'église Héguéziol dont la nièce a la voix « plus fraîche que la peau saine ». Personnages inventés, je le répète, mais qui se meuvent cependant au sein de ce brouillard invisible qui constitue l'atmosphère de Réalité. Robert Poulet y insiste à maintes reprises, tant pour ce qui concerne le décor que la figuration. Pour lui, d'ailleurs, « les maisons et les rues sont des signes ou mieux des noms d'états ». Je n'étais pas si loin de la vérité quand je parlais du symbolisme. Qu'on me permette encore de citer ce passage, d'un accent très vif : « Tout ce que je voyais... : la cour du local, les couloirs, les gens et la salle du local, la rue parallèle, le palier entre deux volées d'escalier, le vestiaire et ses garçons, le restaurant et tout ce qu'il contenait, me semblait être revêtu d'un caractère extrêmement puissant et tenace qui n'était autre que celui des choses vraies (c'est l'auteur lui-même qui souligne). Ces lieux, ces objets et ces êtres étaient vrais, vrais, vrais. »

Ainsi donc, il n'y a pas moyen de s'y tromper : Robert Poulet entend nous présenter les imaginations de Marcel Pantonis comme plus vraies, plus sensibles en tout cas, que la réalité elle-même. C'est le thème de *Handji*, on s'en souvient, où l'hallucination en arrive à « passer à l'acte ». Dans *Les Ténèbres*, Poulet joue la difficulté. Ce n'est plus une femme, c'est tout un monde qu'il crée et qu'il détermine. Sa seule précaution : Pantonis est malade, moribond, avec une fièvre de cheval. Le plus drôle — et le plus dangereux : nous arrivons à oublier, à négliger cette donnée essentielle. Du moment qu'à la suite de Calvin junior (le cycliste) et de Marcel nous sommes évadés de la rue Vigoureuse, nous n'avons plus, je ne dis pas envie, mais les moyens d'y revenir.

Nous retiendrons donc que, dans la production romanesque de Robert Poulet, *Les Ténèbres* renchérisse sur *Handji*, au point de vue de l'invention des personnages. Il ne reste guère au romancier qu'à tenter la gageure d'un sujet tout entier imaginaire, où celui qui dit « je » échapperait à son tour aux trois dimensions. Pourquoi pas ? Reconnaissons en toute justice que la difficulté est, ici, bien près d'être vaincue. Le lecteur des *Ténèbres* finit par se tâter, par douter de sa propre habileté, par se confier au guide. C'est un succès.

* * *

Dans cet effort d'invention, quelle est au juste la part du souvenir, de la mémoire ? La question vaut d'être posée.

Calvin junior, par exemple, ce cycliste mystérieux qui entre dans la chambre et dans le roman à la page 85, n'est pas un personnage fait « de chic », pour employer une expression familière. Un dimanche de printemps, du printemps qui a précédé sa maladie, Marcel Pantonis est allé écouter, place Dailly, la musique des Guides. Le ciel est orageux. Marcel décide de ne pas s'attarder. Mais tandis qu'il s'éloigne du kiosque où les cuivres viennent de faire rage, les échos lui parviennent, affaiblis, moelleux, presque subtils, d'une mélodie pour violoncelle et orchestre de Saint-

Saëns. Au moment même, il traverse un pont, un pont en dos d'âne, large, « bref et cassé », et qui franchit la voie du chemin de fer. Sur ce pont se tient immobile un cycliste. Marcel a échangé avec lui un simple bonsoir... Or ce cycliste ressemble au docteur Calvin, que le malade trouve à son chevet. « Ce n'était pas le docteur Calvin, bien entendu. Mais c'était un homme qui lui ressemblait beaucoup. Pourquoi pas un frère ? » Nous voilà embarqués du côté de chez Calvin junior!...

Ce thème de la mémoire reconstructrice n'est pas neuf dans la littérature. Il a été acclimaté surtout par Marcel Proust. Tout le monde connaît l'épisode de la « madeleine trempée dans du thé ». Il a suffi d'une sensation gustative pour que s'évoquât tout un passé, le passé de Combray. Robert Poulet n'a garde de négliger cette source — cette ressource. Il y a, dans *Les Ténèbres*, tout un plat de madeleines. Voici venir, dès la page 27, le magasin de chanvre et brosses, la fameuse boutique de Charleroi. Le malade l'évoque, avec son pêle-mêle bizarre, son odeur de plante et de poussière, son inexplicable solitude (il s'y est promené un quart d'heure sans voir personne). Et nous saurons à la page 305, dans cette sorte d'explication indulgente que je comparais à la carotte de l'âne, que le magasin de chanvre et de cordes donne la clé de toute sorte d'images : les images qu'il suscite et des images « supplémentaires ». Ces images supplémentaires, elles sont suggérées par la forme marine des câbles. « Ce n'était pas les câbles qui composaient ces images-là ; c'était l'espace enjermé dans le flot des câbles. Ils dessinaient des figures, de face et de profil. » Et nous voyons apparaître, réapparaître la figure de la bonne, celle du docteur Calvin, celle de la plus jeune des deux sœurs. Ainsi de suite... Poulet développe le procédé de la madeleine. Les souvenirs de Pantonis se croisent, s'appellent, se repoussent. C'est un jeu, fort subtil, d'interférences. Si subtil, à dire vrai, que nous nous défions.

J'ai dit mon sentiment sur la sincérité du romancier. Nous n'avons pas affaire à un mystificateur. Je suis d'autant plus à l'aise pour reprocher à ce mécanisme de l'évocation sa complexité qui ressemble fort à l'artifice. Tout en reconnaissant, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de limite au fantastique et que les associations d'images les plus incohérentes en apparence sont les plus proches de la vérité de nos rêves. Rien n'est plus faux, plus conventionnel que la logique, que les systèmes. Mais le lecteur, j'y reviens, veut être ménagé.

J'ai cité Marcel Proust. Comparaison n'est pas raison. Proust ressuscite surtout du réel, du déjà vu. Tandis que Poulet évoque volontiers, à l'aide d'éléments empruntés au souvenir, des combinaisons fantastiques. La différence n'est pas négligeable. D'autre part, l'idée de « temps » est absente des *Ténèbres*. Du moins, ne l'y découvert-je pas. Tout se passe dans une espèce d'indétermination temporelle. Les jours et les nuits, les semaines, les mois sont d'un autre ordre, d'un autre calendrier. A telles enseignes que, plus d'une fois, j'ai eu l'impression que toute cette fantasmagorie (j'emploie le mot dans un sens qui n'a rien de péjoratif) se déroulait en l'espace d'une seconde. Ainsi les onirologues prétendent-ils qu'on peut revivre en un éclair tous les événements d'une longue vie.

Quoi qu'il en soit, notons encore que Robert Poulet a peut-être eu le tort de multiplier les zones d'interférence. Il n'y a pas seulement le magasin de cordes et chanvre, le cycliste à la mélodie de Saint-Saëns : il y a la devanture « ocellée » de la boutique de mercerie, la ruelle du Faubourg... Arrêtons-nous un instant à cette ruelle. N'est-ce pas elle qui préfigure, avec ses façades verticales, le tunnel, le fameux tunnel, « long et étroit », où il faut s'engager aux dernières pages du roman?... Je n'en sais rien. Mais je sais qu'il n'y aurait rien d'impossible à cette coïncidence nouvelle. Tout est possible, répétons-le. Et c'est pourquoi rien

n'est certain. L'entreprise d'« affolement public » est surtout une entreprise de désorientation. Comme nous ne découvrons pas le secret de toutes les combinaisons, nous inventons, à chaque pas, des combinaisons plus subtiles les unes que les autres. Qui sait si toute la troisième partie — la moins bonne — n'est pas née du seul nom de la ruelle : la ruelle du Faubourg?

* * *

Cette troisième partie, ce livre troisième nous montre un Pantionis plus effacé. L'auteur lui-même l'a fort exactement marqué : « Héguéziol, désormais placé à la tête du mouvement pour le grand départ, doit commencer à m'éclipser quelque peu ». Il ne s'agit plus d'un individu, mais d'une foule. C'est ce moment que j'ai commencé à perdre pied.

Je le dis comme je le pense, comme je l'ai ressenti : ce dénouement « unanimiste » de l'aventure de Marcel Pantionis est ce qui me plaît le moins dans *Les Ténèbres*. Il convient que je m'en explique brièvement.

Que le héros soit mort à partir d'un certain moment, à partir du moment où l'on a déplacé le paravent dans la chambre, j'y consens d'assez bonne grâce. J'accepte que les personnages créés par l'imagination du malade continuent de vivre après sa mort. C'est inscrit sur l'itinéraire du guide, et je veux suivre le guide jusqu'au bout, jusqu'au total dépaysement. Encore faut-il que j'aie l'impression d'être dépaycé. Or la condition même du dépaysement, c'est de quitter un port d'attache. Pour aller dans la lune, pour s'en rendre compte, il faut d'abord fouler la terre. Je ne sais pas si je me fais entendre; mais il me paraît, à la lecture des cent dernières pages, que tout ce cortège qui s'ébranle ne m'est pas suffisamment familier : je ne connais point ces hommes. Il manque au concierge Héguéziol et à ses compagnons de route le rayonnement de sympathie. Nous sommes fâchés quand le romancier donne à son héros qui dit « je » une sorte d'exeat. C'est tout à l'honneur de Robert Poulet, qui a réussi à nous intéresser à la folie de Pantionis. A nous passionner, je n'hésite pas à le dire. Héguéziol est moins emballant. Ainsi, au théâtre, le public tousse-t-il quand la vedette est rentrée dans la coulisse, ne laissant sur le plateau que les « utilités ».

Peut-être, d'ailleurs, ai-je très mal compris cette troisième partie. Peut-être l'aboutissement unanimiste a-t-il un sens. Le ponde du Faubourg, où se retrouve Pantionis, ne se compose-t-il pas, comme notre monde à tous, d'une foule indifférente aux choses de l'esprit et que hantent uniquement les jeux du stade (la « Tilleurienne sportive ») et de quelques monomanes d'exception (les individualistes), préoccupés surtout de leurs passions solitaires? Sans compter que la marche vers les mines de cuivre pourrait bien signifier la ruée vers l'or d'un peuple de boursicotiers. Là n'est pas la question. Si je déraile, j'ai le droit d'incriminer le guide : il devait mieux préparer cette suprême étape, voilà tout!

L'échec — relatif — du troisième livre comporte un autre enseignement. Qui prouve trop ne prouve rien. Robert Poulet a sans doute oublié que, même au monde où il nous entraîne, au monde de la folie, un minimum de vraisemblance est exigé. C'est l'histoire de tous les équilibristes. Après avoir marché sur le fil de fer, les voilà qui courent, qui dansent... « Et nous allons aller de plus fort en plus fort! » Mais il arrive que le fil de fer se venge. Vous l'avez quitté des deux pieds, pour une pirouette inédite; vous retombez tout juste à côté! Trahison!...

* * *

Je ne puis pas terminer ce compte rendu sans parler du style des *Ténèbres*. Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue qu'il convient

de vanter la langue d'un de nos meilleurs écrivains. Elle a cette double qualité d'être intelligente et poétique. A mon sentiment personnel, Poulet romancier penche un peu trop — un rien — du côté de l'intelligence. Même dans son style. Je ne goûte guère ce vocabulaire idéologique qui trahit peut-être le mathématicien de jadis. Bon pour un géomètre de parler des « constantes », des « coordonnées », ou de dire de tel axiome qu'il « postule » tel corollaire.

Par contre, que de formules admirables dans leur densité poétique! Poulet a le secret des finales prestigieuses. Elles sont à la fois chargées d'images et de musique. Cent fois, j'ai fait l'observation à propos des articles de journal. Dans *Les Ténèbres*, le procédé (si c'en est un) joue avec une sûreté inégalée. J'insiste sur la musicalité. Poulet, qui est musicien, sait les ressources du leitmotiv. On voudrait citer des exemples : il faut se contenter d'indiquer la formule d'art. Voici pourtant un échantillon de cette prose dont la cadence, loin de faire tort à l'idée, la soutient. Une femme s'est réveillée; elle va se rendormir :

« Les yeux de ma sœur, dans lesquels j'avais vu jusqu'à mon âme reflétée, ces yeux se ternirent, se couvrirent d'un voile d'oubli. Les paupières de chair se mirent à leur tour à descendre. Le même bâillement qui avait marqué le début de la scène parut en annoncer la fin. Les poings, rentrés de part et d'autre dans le champ de la vue, se vinrent appliquer au visage. La face claire, sans que la tête eût semblé virer, s'effaçant de mon côté apparut du côté opposé, paupières closes. Et tout cela ensemble, le corps sans mémoire, le cerveau sans image, la tête fermée et serrée entre les poings, tout cela s'immergea dans les profondeurs du lit, ne laissant à la surface, comme l'épave d'un naufrage, qu'une épaule déserte et dansante. »

Puis-je faire quelques réserves sur l'une ou l'autre crudité? Je sais bien que Denoël et Steele, qui ont édité *Le Roi dort*, en ont laissé passer de plus vertes. Dire le mot est aussi un signe de santé, je sais bien. Mais parce que Robert Poulet est un ami, j'aime mieux qu'il sache qu'on est un peu surpris de lui entendre dire le mot.

* * *

Tel est donc ce roman curieux, saisissant et qui va bien déconcerter les lecteurs de la *Nation belge*. Œuvre de choix et qui garde à Robert Poulet la place qu'il occupait déjà parmi nos romanciers : la première. J'ai dit mes incertitudes, mes réserves. Je voudrais surtout, en terminant, dire mon admiration. J'admire le talent, mais, plus encore, le goût du risque. J'admire que, s'écartant des sentiers battus où il pourrait cueillir, comme tant d'autres, des succès faciles, un écrivain ose entreprendre de mener jusqu'au bout la danse macabre des souvenirs, des évocations, des fantômes et des larves, la danse folle. J'admire aussi cette prose rigoureuse et haletante, telle une page de musique classique interprétée par un violoniste tzigane.

Je souhaite à Robert Poulet d'entraîner des caravanes de voyageurs plus capables de franchir, derrière lui, toutes les crevasses. Il n'aura pas, j'ose lui dire, de compagnon plus enchanté de l'incomparable aventure au pays du dépaysement.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.



Psychologie du peuple flamand⁽¹⁾

Il est exclu d'analyser le caractère du peuple flamand sans tenir compte de sa lutte pour une existence propre. Si une telle question n'intervient qu'incidemment dans cet exposé, cela signifie que les grandes lignes du mouvement flamand sont clairement tracées dans l'esprit de tout Flamand conscient. N'est-ce pas le moment de faire remarquer que la psychologie de notre peuple a été fortement et fâcheusement influencée, non seulement par le champ d'action limité de sa vie spirituelle, mais surtout à cause du fossé profond qui, au point de vue social, a séparé ceux qui possédaient de la masse, a tenu l'aristocratie éloignée de la population, tout comme la bourgeoisie et les milieux industriels. Pendant des années nous avons été méprisés jusqu'au plus profond de nous-mêmes. L'aphorisme fameux : « Être Flamand n'est pas un péché, mais un malheur » nous a donné une mentalité de pauvres honteux. Nous avons perdu tout à la fois la conscience de notre race et la piété que nous lui devons. Nous regagnons du terrain. Que Dieu en soit béni ! Par une réaction bien compréhensible, il nous arrive parfois de dépasser la mesure et de nous livrer à des fanfaronnades là où une certaine retenue et un sain réalisme seraient de mise. Mais de cette période trop longue d'abâtardissement et d'oppression nous avons gardé quelques traits regrettables : notre méfiance poussée au paroxysme, notre manque de sens politique, notre manque de civisme, notre animosité spontanée contre toute autorité quelle qu'en soit la forme.

Les Flamands ont été tenus éloignés du pouvoir pendant les derniers siècles. C'est surtout depuis 1830 qu'il nous a été interdit de prendre part, dans le complet épanouissement de notre propre personnalité, à l'expression la plus haute de la vie civile : l'administration et la représentation d'un pays. Jusqu'à tout récemment les représentants du redressement spirituel flamand ont été considérés comme des espèces de chefs de hordes, plus ou moins influents ou dangereux, mais qui n'étaient à prendre au sérieux que dans le domaine limité de la question linguistique. Pour les dirigeants, ces hommes ne représentaient qu'une question accessoire, et ne devaient pas avoir voix au chapitre quand il s'agissait des intérêts supérieurs du pays. Dans la hiérarchie créée par le langage parlementaire, la question flamande demeurait une question, mais ne devenait pas un problème. S'intituler ministre flamand, c'est une nouveauté d'il y a deux ans ; et peut-être n'est-ce pas sans équivoque.

Dans la lutte pour la conquête de nos droits les plus élémentaires, tels que notre enseignement, l'emploi de notre langue en justice, notre administration, nous nous sommes accoutumés, par la nécessité même des choses, à considérer les problèmes de plus haut. Pendant tout le XIX^e siècle nous n'avons pas été des citoyens du monde. C'est dans une mesquinerie forcée que nous avons dû lutter pour notre pain quotidien, et nous n'avons ni le temps, ni l'esprit à siéger dans les assemblées des peuples. Nous avons peut-être participé aux événements mondiaux comme figurants gênés ou turbulents, mais nous n'avons jamais prononcé le mot décisif, ni pu jeter dans la balance le poids de notre jugement. Dans le corps consulaire belge, comme dans le monde diplomatique ou au ministère des Affaires étrangères, l'élément flamand est aujourd'hui encore insignifiant. Notre politique internationale,

notre représentation à l'étranger est toujours entre les mains de personnes qui ignorent le flamand et lui demeurent étrangères.

De son temps, Rubens était l'ambassadeur très décoratif et parfois maladroit de ce qu'il appelait : *la Flandra la mia carissima patria*. Mais, depuis lors, nous n'entendons plus le néerlandais dans nos ambassades, à moins qu'il ne sorte de la bouche du portier ou d'un agent consulaire. Ce n'est pas une honte, mais un mal regrettable, qu'actuellement il y ait si peu de dirigeants flamands, d'intellectuels flamands, qui offrent les qualités requises pour entrer dans la carrière diplomatique. Ce n'est pas de notre faute. La responsabilité en retombe sur ceux qui, durant tout un siècle, nous ont tenus à l'écart de la grande école de la politique internationale et des relations internationales. Pendant des années nous avons vécu en « *weltfremd* », et cet isolement a accentué notre provincialisme. Et quand nous entrons en contact avec une culture étrangère, nous subissons alors un engouement, comme par exemple cette naïve germanophilie qui atteignait à la mystique chez certains flamingants avant la guerre. Nous n'avons jamais représenté le pays dans lequel nous vivions et dont nous étions la partie la plus importante. Ainsi nous n'avons pu comparer nos qualités à celles des meilleurs éléments des autres peuples ; nous souffrons à cause de cela d'un manque d'entregent, et cette lacune sera difficile à combler.

Henri Charriaux, qui a écrit en 1910 un des livres les plus remarquables qui aient paru sur la Belgique, dit au sujet de notre population : « La forme du gouvernement a toujours paru leur importer peu. Ce qu'ils demandent seulement, c'est d'exister le moins possible. Le minimum de gouvernement dans le maximum de liberté. » En tant que Flamands nous avons, en effet, perdu presque entièrement conscience de nos responsabilités politiques. Notre particularisme nous empêche de voir au delà de nos petits intérêts locaux ; notre mentalité de pauvres honteux nous tient éloignés de l'usage de notre droit à gérer notre pays. Nous ne considérons pas l'État comme l'expression de notre propre personnalité, mais bien plus comme notre ennemi personnel.

Même les plus honnêtes d'entre nous trompent l'État sans scrupules. Quand l'État s'adresse à nous, immédiatement nous rentrons dans notre coquille. Nous défendons pas à pas le domaine de notre individualisme, et le libéralisme que nous professons se trouve bien à l'antipode de toute conception d'un État-Providence. Il tend bien plus à l'anarchie. Les premiers cas d'objection de conscience étaient fondés sur des griefs d'ordre personnel qui d'une façon générale avaient trait à l'administration centrale ; ce qui montre jusqu'où cette mentalité peut conduire dans certains cas déterminés.

Ce manque de sens civique, d'honnêteté civique, de *fair-play* vis-à-vis de l'État est la conséquence logique de l'attitude amoralisée de cet État devant les justes revendications des droits des Flamands. Mais cette injustice d'en haut a éveillé, a ancré et a approfondi d'une manière inquiétante l'antipathie spontanée de la masse, le manque de droiture. Le discrédit jeté sur l'autorité publique atteint le pouvoir lui-même au-dessus de la tête de ceux qui le détiennent momentanément.

Du point de vue humain cette situation de fait a son bon côté : les Flamands s'en laissent rarement ou même jamais imposer par les marques extérieures d'un emploi ou d'une dignité. C'est avec une impitoyable clarté d'esprit qu'ils pénètrent l'uniforme jusqu'au cœur de l'homme. Depuis Reinaert ils ont appris à respecter la fonction dans une certaine mesure, mais également à traiter le fonctionnaire avec une ironie mordante.

* * *

Nous devons nous arrêter à un phénomène qui est en corrélation avec ce qui précède. Ce phénomène très spécial et dont l'origine

(1) Voir la *Revue* du 20 avril 1934.

exacte et les causes profondes remontent bien loin, c'est notre antimilitarisme spontané et héréditaire. Laissons de côté l'aspect moral du problème. Il ne s'agit pas de savoir si c'est un bien ou un mal, mais uniquement de se rendre compte combien notre peuple éprouve naturellement de la répulsion pour tout ce qui est uniforme ou discipline. Notre antimilitarisme ne peut s'expliquer complètement par ces deux causes : d'une part notre particularisme, notre individualisme exacerbé, et d'autre part notre haine de l'Etat qui considère que la force militaire est le signe extérieur le plus pertinent de la raison d'Etat.

Nous trouvons dans de nombreux indices la preuve que nous sommes en présence d'une caractéristique de notre race : les soldats qui mettent leur point d'honneur à ne pas devenir gradés sont nombreux; la déconsidération qui s'attache aux soldats de carrière; ce jugement sans aménité par lequel les recrues stigmatisent le volontaire : « Il s'y sent chez lui »; cette unanimité dans notre littérature contre la parade militaire. Depuis le Moyen Age le paysan est l'ennemi du soldat. Dans l'occupation étrangère il subit plus les inconvénients matériels que l'humiliation politique. De quelque côté que soit le soldat, cela finit tout de même, pour le paysan, par les dégâts ou le pillage. Nous sommes loin de nous détourner de cette antipathie traditionnelle, et les violents échos rencontrés en Flandre par la campagne antimilitariste et l'idée pacifiste le démontrent à suffisance. Toute forme extérieure de discipline provoque de l'ironie en Flandre : même les innocentes parades au bâton des boy-scouts font irrésistiblement éclater de rire. Il est possible que l'élément fasciste puisse inoculer le virus militariste à une partie de notre jeunesse. Mais il paraît bien improbable que cette peste puisse s'étendre. Malgré toutes ces considérations, il a été prouvé par la guerre, qu'au moment voulu les Flamands possèdent à suffisance les « vertus » militaires.

* * *

Les auteurs étrangers qui ont étudié les Flamands ne manquent pas d'insister sur notre matérialisme, sur nos tendances et nos capacités gastronomiques. Ils se sont visiblement fondés davantage sur les données de la peinture que sur l'expérience pratique. Ils cherchent un rapport entre notre appétit, qui serait un défaut, à les en croire, et notre caractère intéressé, notre matérialisme. Le sens pratique qui nous caractérise a conduit Taine à ces très justes considérations dans sa *Philosophie de l'Art* : « Tout cela fait un bon sens un peu court et un bonheur un peu gros; un Français y bâillerait bien vite. Il aurait tort : cette civilisation qui lui semble empâtée et vulgaire a un mérite unique : elle est saine. Les hommes qui vivent ici ont le don qui nous manque le plus, la sagesse et une récompense que nous ne méritons plus, le contentement. »

Nous faisons donc figures de bourgeois calmes, rassés et repus. Mais ce que nos visiteurs étrangers n'ont pas remarqué, c'est la partie non bourgeoise de notre caractère. C'est notre romantisme, notre vie sentimentale qui est étonnamment développée, et qui souvent repousse les réalités au second plan. La conception romantique de la vie a comme fondement un robuste idéalisme. Elle considère les choses de ce monde à la lumière d'une idée héroïque. Elle ne s'embarrasse pas de l'exactitude des proportions, mais tend plutôt à fausser le rapport entre le fait et son expression. Elle est portée à exagérer les beaux sentiments comme les mauvais parce que sa mesure n'est ni l'étude, ni la science, mais bien un sentiment exacerbé qui ramène tout à des oppositions dramatiques ou à des synthèses hardies. La psychologie de la masse flamande a été peu étudiée jusqu'à maintenant, en dehors de l'histoire. Nos littérateurs se sont emparés de notre vie populaire, mais ils dépassent rarement le stade de ces manifestations folkloriques qui

ont perdu toute signification dynamique. Il n'en reste pas moins que la masse demeure profondément romantique. La parole du cardinal de Retz : « Qui assemble le peuple, l'émeut » se vérifie peut-être dans le monde entier, mais en tout cas chez nous il est frappant de constater que chaque fois que notre peuple se réunit en tant que peuple, il est animé de sentiments profondément romantiques et dans des domaines d'un romantisme pur. Quand notre peuple se réunit-il comme tel? A des manifestations comme celles pour l'Université flamande ou depuis treize ans pour les pèlerinages de l'Yser. C'est chaque année que là-bas cent à deux cent mille pèlerins prononcent ce que l'on appelle : le serment de fidélité à la Flandre.

Je n'aimerais pas être soupçonné de manquer de respect à l'égard de ce geste, et j'y ai pris part avec autant de conviction que ceux qui m'entouraient. Mais il est cependant incontestable que ce « serment » ne doit avoir qu'une valeur déclamatoire pour le spectateur objectif. Il est exclu que les termes « serment », « fidélité » et même « Flandre » aient la même signification pour tous les pèlerins. Le pèlerinage groupé des gens de tendances politiques différentes et qui n'ont d'autre atmosphère sentimentale commune qu'une certaine solidarité fondamentale entre Flamands, cette solidarité qui n'est invoquée qu'en de rares circonstances, mais qui est aussi l'ultime lien entre tous les Flamands. Que l'on reste sceptique sur la valeur juridique d'un tel lien, d'accord! Mais on ne peut en sous-estimer le puissant dynamisme.

Ce romantisme a été un des plus forts leviers de notre propagande politique, et il prouve l'état de dépouillement intellectuel de notre peuple. Si provisoirement le levain romantique doit nous venir en aide, il faut cependant constater qu'il n'est pas toujours agréable.

Mais ce romantisme est aussi l'expression d'une solidarité que les étrangers nomment la mystique flamande, et qui transportera des montagnes avant que ses adversaires aient eu l'occasion d'en comprendre un iota. Cette solidarité a été prouvée ces dernières années d'une façon péremptoire : le cas le plus typique est incontestablement l'élection de Borms par 83,000 électeurs, c'est-à-dire 62,3 % d'un corps électoral qui n'envoie au conseil communal qu'un élu nationaliste sur 45 sièges.

Quinze jours plus tard, lorsqu'il n'était plus question de solidarité flamande, les électeurs avaient retrouvé leurs drapeaux respectifs. Un tel romantisme a des inconvénients : il a imprégné l'esprit flamand d'une continuelle méfiance, il a détruit le sens des proportions, il a troublé l'atmosphère en déplaçant les responsabilités. L'usage abusif que nous faisons des mots « trahison » et « traître » témoigne à suffisance de notre état d'esprit. A parcourir la presse politique on ne trouve qu'une cascade de traîtres, qui s'enchevêtrent comme les damnés du *Jugement dernier* de Rubens. L'injure définitive que chaque fraction garde en réserve pour une autre, est bien ce mot : traître. Il serait bien fâcheux que la trahison — ce qui en politique est souvent synonyme de malentendu — pousse avec une telle vigueur dans la terre de Flandre. Cette insistance dans l'injure, cette suspicion permanente qui va de Van Cauwelaert par Vos jusqu'à Borms et vice-versa, prouve combien les représentants que nous envoyons à la Chambre ont une mission beaucoup trop imparfaitement définie, et ont bien plus un idéal romantique qu'un programme politique. Ainsi nous ne sommes pas capables de suivre l'évolution logique d'un mot d'ordre théorique qui est mis à l'épreuve des circonstances pratiques.

Le culte de l'individualisme qui est à la base de notre romantisme entraîne comme conséquence une accentuation continue de nos usages propres. L'accent nettement paysan de ces usages donne à nos milieux les plus selectes un sans-gêne qui provoque l'étonnement de l'étranger. Nous avons l'air d'être des phénomènes folkloriques et nous sommes stigmatisés par une invraisemblable grossièreté.

Cette rusticité a rendu nécessaire la création par Jan Boon du gentleman flamand. Rusticité, manque d'entregent et démocratisme obsédant qui répugnent à toute politesse de salon. Nous sommes plus prudents que les Latins dans l'usage du superlatif. Nos constructions de phrases sont en général bonnes, mais sans élégance. Karel van den Oever, dans sa fine et remarquable plaque : « *De Hollandsche natie vóór een Vlaamschen spiegel* », a noté que les Hollandais soutiennent facilement des conversations qui ne sont que phrases conventionnelles et qui, d'après lui, ne sont aussi que joutes verbales. En Flandre, telles conversations ne sont ni possibles, ni souhaitables. Chaque mot a chez nous sa signification pleine et entière. Nous rejetons tout formalisme et parfois en même temps toute forme. Nous pratiquons, d'autre part, la politesse du cœur qui est plus profonde et plus noble, mais qui, dans les sociétés superficielles, a une valeur sociale moins appréciée. Des milliers de petits enfants hongrois seront hébergés en Flandre, tandis qu'en Wallonie et à Bruxelles ils seront publiquement insultés par des affiches. Mais au cours d'une manifestation faite en son honneur par ses collègues, nous laisserons un vieil homme de lettres dans la seule compagnie des miettes de pain et des verres vides, tandis que le comité organisateur se promène dans la salle des fêtes. Nous négligeons les formules de politesse les plus élémentaires, et nous nous trouvons ridicules devant tout protocole. Cependant, par une instinctive manifestation de notre solidarité, nous terminerons nos lettres par des salutations flamandes ou par une poignée de main sincèrement flamande, quand nous éclaterions de rire à la réception d'une lettre chargée de compliments turcs ou d'un shake-hand profondément chinois. Dans leur foyer nos « Lode » s'appellent toujours Louis, nos « Herman » restent Armand, mais leurs enfants portent déjà les Siegfried, les Brunhilde et même cet horrible Gudrun. Et c'est ainsi que nous avons créé, surtout dans ces petites choses, un formalisme régional, limité à notre seul peuple et qui, de par soi, nous isole. La solidarité flamande, comme tout sentiment collectif, nous entraîne à une vulgarité pleine de bonhomie qui doit vivement réjouir les spectateurs étrangers, mais qui nuit à notre prestige. Cette vulgarité subsistera tant que nous devons défendre d'une façon plus ou moins violente notre personnalité. Mais nous reviendrons certes aussi loin comme peuple policé qu'au XVII^e siècle, quand la renommée de notre courtoisie faisait mettre par Bréderode dans la bouche de son Jorolimo la phrase suivante : « Je baise, Damoiselle, le poux qui sur votre chien se posa. »

Le développement de la vie de société des Flamands, qui repose en général sur des éléments qui comprennent le français, — surtout à Bruxelles, — nous aide beaucoup à éliminer notre romantisme et à ramener à de justes proportions notre incivilité. Ce contact nous porte aussi à considérer que le fait de se supporter réciproquement est à la base de la politesse et de la simple courtoisie et n'est pas un obstacle à la sincérité des convictions.

On pourrait trouver dans notre littérature et notre presse de nombreuses preuves de notre vulgarité, car presse et littérature subissent fortement l'influence de nos défauts. Mais j'estime cette démonstration absolument inutile.

* * *

Par cet exposé nous avons souligné le caractère particulièrement rural de notre communauté flamande. Est-il possible de déterminer dans quelle mesure le citoyen flamand a contribué à la formation de notre mentalité nationale? Existe-t-il une différence entre le citoyen d'une petite ville allemande ou française et d'une petite ville flamande? Y-a-t-il un substrat national, après avoir éliminé toutes les contingences de cadre et de classe?

Une réponse formelle à cette question exige un regard en arrière

sur l'histoire. Si au début de cet essai nous avons écarté l'argument historique, nous n'avons pas pour cela rejeté les leçons de l'histoire. Nous savons que la consolidation de l'autonomie communale est le résultat des luttes entre la ville et l'Etat, et entre les communes elles-mêmes. Nos villes doivent-elles exiger une plus grande autonomie parce qu'au XV^e siècle Lillo a combattu Anvers et Lierre s'est disputé avec Malines? Le passé ne justifie pas, il explique. Malheureusement il sert chez nous souvent à alimenter des querelles, lorsqu'au contraire, en politique, il ne devrait qu'expliquer des oppositions, qui depuis longtemps ont perdu leur raison d'être.

Sans doute il existe dans le monde entier du provincialisme, mais le provincialisme flamand a un caractère plus aigu, influencé par trois siècles d'histoire. Lorsque nous fûmes condamnés à notre ratatinement économique à la fin du XVI^e siècle, les raisons d'être de beaucoup de nos villes ont disparu. Coupées des sources de la richesse économique, privées d'une partie active de leur population, elles continuèrent à vivre dans l'enceinte devenue trop vaste de leurs remparts démantelés. Leur énergie civique s'était affaïdi, et après l'enivrement de la liberté et de l'expansion du XVI^e siècle, toute leur activité s'était reportée sur elles-mêmes. On retourna aux formes les plus rigides du corporatisme médiéval. Ni économiquement, ni socialement les villes ne pouvaient exercer un grand attrait sur les populations de la campagne. Pendant deux siècles notre population est restée sédentaire. Age d'or d'un provincialisme craintif, long apprentissage d'une mentalité de petite ville. Cette influence persiste à travers tout le XIX^e jusqu'au XX^e siècle.

La culture française a-t-elle émancipé ou « éclairé » notre population des villes? Elle a procuré à quelques rares personnalités, et à leur seul profit, un champ d'activité plus large. Mais elle a condamné la communauté flamande à une infériorité et une médiocrité résignées. Impuissante à créer une élite forte, à conceptions européennes et universelles, elle a coupé l'accès de la reconnaissance sociale à la majorité flamande. Toute notre vie spirituelle porte les traces de cette mentalité de petite ville, et notre littérature, pendant les dernières décades, resta ployée sous ce fardeau. Son horizon était limité et son introspection sans profondeur.

Enfin se pose la question de savoir si le caractère flamand présente des nuances qui varient d'après la contrée. Il n'existe pas de petite ville, de village même, qui ne se glorifie d'avoir une personnalité distincte. De toutes façons on peut nettement diviser nos populations d'après les trois grands dialectes : les Flamands, les Brabançons, les Limbourgeois. L'étude de leurs caractères respectifs exigerait un développement littéraire étendu, dont ce n'est pas le lieu ici. Mais comme trait frappant des Flamands on peut citer leur besoin de faste, du grandiose dans la vision comme dans la parole, tendance qui n'aboutit que rarement à des résultats. Le caractère du Brabançon-Anversoise se distingue nettement par son sens réaliste, qui cache son talent derrière beaucoup de rhétorique et qui n'a pas encore complètement libéré son art et son esprit du style rococo. Et dans ce trio le Limbourgeois représente l'aristocrate : c'est celui qui détient notre plus ancienne civilisation. Par sa langue et ses mœurs il est incontestablement le plus fin et le meilleur représentant de notre race. L'avenir de notre peuple dira si la vie moderne agitée et la promiscuité de notre époque laisseront subsister ces différences ou si elles se fondront en une belle unité.

* * *

Petits bourgeois et paysans honnêtes mais frustes, les Flamands paraissent en un mot un matériel parfait pour faire de beaux et solides êtres humains. Ils possèdent dans une large mesure le

don le plus beau qui se puisse donner actuellement à un peuple : la personnalité. Celle-ci est dominée par deux tendances : d'une part, un réalisme aigu soutenu par une philosophie à courte vue, mélangé d'une sorte d'humour cynique dû à une lutte intérieure contre le dédain de soi, et, d'autre part, un solide idéalisme qui nous fait passer au-dessus de beaucoup de petites choses et qui a fait de nous d'incorrigibles optimistes. Notre vie sentimentale domine notre vie intellectuelle. Les mouvements du cœur ont toujours plus de prestige à nos yeux que les données de la raison. L'homme qui sort un mot trop brutal le tient du finaud ou du diplomate, ce qui nous irrite. Le milieu nous met en contact continu avec ce qui est matériel, et avec la nature. Nous éprouvons pour cette dernière un immense amour. Nos sens robustes ont trouvé un fidèle interprète dans Rubens et notre sagesse calme et amère se retrouve même dans les grotesques et tragiques pauvres sires de Brueghel. Mais que l'on jette la sonde dans quelque partie que ce soit de notre vie culturelle, il apparaît clairement que nous sommes en tout et pour tout une race puissante et pure. Cette force et cette pureté, nous devons les garder. Il est inutile d'appeler devant l'esprit des lecteurs les grands noms de ceux qui nous ont précédés. Mais nous devons faire remarquer que nous n'avons pas encore pris suffisamment conscience de notre héritage spirituel, de nos trésors intellectuels.

Le puissant et fécond flamand de demain ne sera plus condamné à découvrir péniblement son être propre. Il vivra, baigné totalement dans son atmosphère, comme l'était le jeune Grec que l'on plongeait dans l'eau du Styx en le tenant par le talon. Avec l'esprit du pèlerin qui se rend à La Mecque, il traversera au cours de sa vie au moins une fois ce pays qui va de la Meuse à la mer et de la mer à la Meuse. Et il s'arrêtera au cours de ce pèlerinage dans les lieux où souffle avec le plus de fraîcheur et le plus de puissance le génie de la Flandre. Ce sera cette forêt de Soignes la mystique; ce sera Damme où sur la poutre sombre il retrouvera l'image de Van Maerlant; et ce sera cette petite maison du Rolleweg et ce seront tous les lieux où la Flandre a cloué son cœur. Même dans les musées à l'étranger, dans les villes et les églises étrangères il retrouvera des échos de la grande renommée que les Flamands ont conquise dans l'histoire. Même dans l'atmosphère enfermée des salles d'archives il entendra vibrer la musique de toutes les richesses que la Flandre, comme une corne d'abondances, a répandues sur l'Europe. Et alors, riche des trésors du passé, riche des possibilités de l'avenir, il trouvera dans l'épanouissement de sa personnalité une tranquille et forte beauté.

Cette terre promise n'est pas loin. Ce ne sont que nos erreurs qui nous tiennent éloignés de cette porte que nous voudrions atteindre. Mais nous parviendrons certainement au pays de notre espérance, avec l'aide de Dieu.

MARNIX GIJSEN.

(Traduit par Ch. van Renynghe de Voxvrie.)

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (18, 15, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

De l'état présent de la philosophie

TABLEAU DE LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE FRANÇAISE
AU XX^e SIÈCLE

Une maison d'édition française a entrepris de dresser le répertoire ou le bilan du premier tiers de ce siècle en France. Les divers aspects de l'activité intellectuelle : arts, sciences, philosophie, littérature (1), y sont soumis à un consciencieux examen. La tentative répond-elle à une nécessité? S'agit-il de continuer (à retardement) l'aimable tradition qui veut que les miettes d'une exposition soient livrées en pâture aux intellectuels? S'agit-il d'affirmer devant le flot montant des nationalismes politiques étrangers la primauté ou l'importante part de la France en matière de pensée créatrice? Serait-ce le signe insidieux d'une fin de gestion au terme d'une période dont 1933 serait « l'année tournante »? Ou simplement le désir d'une jeune maison de commerce de se frayer un passage vers la notoriété à la faveur d'un lancement sensationnel? Quoi qu'il en soit, l'entreprise ne manque pas de difficultés. Trouver de bons censeurs, des juges intègres, des esprits capables d'embrasser sans parti pris, sans chauvinisme, sans acrimonie personnelle l'immense matière que suppose cette tâche n'est déjà pas chose facile. Les accorder dans un mouvement d'ensemble où convergeraient leurs spécialités respectives et où éclaterait une note dominante rassemblant en sa simplicité toutes les données complexes de la description est sans doute aussi malaisé. Mais délimiter, en un temps où le syncrétisme intellectuel agit vigoureusement, la part exacte d'un pays dans les divers domaines de la pensée est presque impossible. Le cas de la littérature ou de certains arts directement entés sur l'antique et mystérieux fonds spirituel qui caractérise une nation ne doit pas nous illusionner. L'esprit latin, l'esprit germanique, l'esprit anglo-saxon ne sont certes pas des mythes, mais ils sont ensevelis sous tant de stratifications diverses où se mêlent, en un confus amalgame, les influences sociales d'ensemble, étagées selon l'ordre historique, et les préférences personnelles de l'écrivain ou de l'artiste, le tout brassé dans d'inextricables réactions réciproques, qu'un coefficient d'incertitude affecte inmanquablement une recherche de leur contenu. Le remarquable *Essai sur la France*, de Curtius, n'a pas réuni l'unanimité des suffrages de la critique parce qu'il accordait trop à la synthèse et trop peu à l'analyse qui la supporte. Si juste qu'il soit dans une grande partie de ses affirmations, la critique a eu beau jeu de lui opposer d'autres analyses, modifiant du même coup la synthèse qui en est le couronnement. Tout ouvrage de ce genre doit, selon nous, se soumettre, pour approcher du nœud du problème, par méthode de recoupement et de convergence, à de patientes et méticuleuses recherches de détail, nécessairement longues, nécessairement subtiles, mais qui sont les seules précises. Pareil tableau n'est plus uniquement descriptif : il crée une véritable atmosphère, il prolonge le regard de l'esprit et le place en face de cette réalité ténue, fluide, immatérielle qui est sa propre image, à la façon d'une musique dont l'incantation éveille en nous un écho fraternel.

Les auteurs de ce *Tableau du XX^e siècle* ne se sont pas astreints à cette méthode. Ils ne se sont même pas concertés pour l'allure générale à imprimer à leur description. D'où l'impression de nomen-

(1) La maison Denoël et Steele, 19, rue Amélie, Paris. Le volume de M. RENÉ GROOS, consacré aux Lettres, ne nous est pas encore parvenu au moment où nous rédigeons cet article.

clature, de répertoire (c'est déjà là chose évidemment très utile), entrecoupé de brèves vues d'ensemble, qui émane de la lecture de leur œuvre. C'était d'ailleurs le seul point commun que pouvaient avoir leurs études respectives, une fois qu'ils abandonnaient la prétention de souligner le sens exact de la recherche. Livrés à eux-mêmes, à l'emprise de leur spécialité, sans volonté précise de faire œuvre de collaboration, ils ont braqué, assez impartialement, il faut le dire, leur regard sur la portion limitée de l'activité intellectuelle française de 1900 à 1933 qui convenait à l'orientation propre de leur pensée, et l'ont décrite avec plus ou moins de bonheur, en s'accordant plus ou moins. Car la pure description elle-même voit intervenir la personnalité de l'auteur : c'est là un truisme. Or, il y a tellement de différence entre la verve de Pierre du Colombier qui traite des arts, la poésie de Roland Manuel qui traite de la musique et de la danse, l'enthousiasme un peu naïf de P. Sergescu qui nous parle des mathématiques, la sécheresse voulue de J. Rostand et le ton scientifique *ad usum delphini* de M. Boutaric qui considèrent respectivement les sciences biologiques et les sciences physiques, que la diversité heureuse qu'on pouvait en attendre n'est plus guère que confusion. En outre, la plupart des auteurs de ce tableau sont à ce point enfoncés dans leurs spécialités que le panorama qu'on se fait, d'après eux, de l'activité intellectuelle en France est quelque peu hétéroclite. A un certain niveau, en effet, les spécialités perdent leur caractère spécifique et leur étanchéité pour se chevaucher et se pénétrer mutuellement. C'est précisément le cas de ce tour d'horizon qui réclame, pour être complet, une dose assez appréciable d'esprit encyclopédique, aux points d'intersection des divers plans qui le composent. On eût souhaité, par exemple, que Pierre du Colombier dégagât, même brièvement, un peu à la façon de Baudelaire, dans ses inoubliables critiques d'art, la philosophie des tentatives artistiques, parfois déconcertantes, dont la France fut le terrain après la guerre, ou que P. Sergescu fût moins plat, moins médiocre lorsqu'il nous parle de la philosophie de Poincaré et de Duhem. En somme, les volumes parus se lisent agréablement, mais déçoivent. Écrits pour le grand public, ils n'ont pas trouvé ce point d'équilibre, si difficile à fixer, entre la vulgarisation et l'exposé scientifique.

Parfois même ils respirent la hâte, comme l'essai de Gonzague Truc consacré à la pensée philosophique, sur lequel nous voudrions nous attarder plus spécialement. Nous sommes complètement d'accord avec l'auteur sur l'appréciation sévère dont il accable la philosophie française actuelle. Nous le serions un peu moins sur les motifs qui ont présidé à cette condamnation. Le cas Gonzague Truc est, en effet, étrange. Autodidacte remarquable, fin, lettré, ouvert aux moindres souffles philosophiques qu'apporte la littérature, auteur de livres nombreux, inégaux, où le criard voisine avec le lucide, et qui témoignent d'une prodigieuse faculté de travail et d'assimilation, on le sent engagé dans le thomisme, moins par souci du vrai, par adhésion à une synthèse victorieusement adéquate au réel, que sous la pression (jamais étalée, disons-le à l'honneur de sa modestie) d'un incoercible besoin de Dieu. Je ne sais si M. Truc est définitivement converti au catholicisme, mais ce dernier livre nous le montre infiniment plus près du catholicisme que dans ce *Retour à la scolastique*, qui eut jadis son heure de célébrité, et où se lisaient quelques invectives maladroitement imitées des contes de jeunesse de M. Maurras. Son tableau de la pensée française nous le révèle en proie à des préoccupations plus mystiques que proprement philosophiques. On peut douter, par exemple, de sa pénétration quant au contenu métaphysique du thomisme actuel. La conquête du réel entreprise sur tous les plans du savoir humain, aussi bien sur celui de l'épistémologie, par exemple, que sur celui de la théodicée, sous la pression d'une volonté de réalisme puissante et tenace, qui rapproche

singulièrement le thomisme français de la phénoménologie allemande contemporaine, semble bien n'avoir guère sollicité son attention. On a l'impression très nette que pour M. Truc le thomisme est moins une philosophie qu'une théologie. Il est très remarquable, par ailleurs, qu'il range sous la même rubrique : « la pensée religieuse », des philosophies aussi différentes que la philosophie de l'action de M. Blondel, le thomisme et l'indouisme de M. Guénon. Que cette dernière ait une valeur religieuse, nous ne le contesterons pas, non plus que la philosophie de M. Blondel, encore que ces deux systèmes se situent sur des plans totalement distincts, non seulement au point de vue des conclusions auxquelles aboutit le mouvement dialectique de la pensée, ou de l'origine de son déploiement, mais encore au point de vue des affinités des exigences spirituelles avec le surnaturel révélé. Mais que le thomisme, disons le thomisme authentique, et non les déformations que lui ont fait subir certains zélotes plus pieux qu'intelligents, soit *en droit* une « pensée religieuse », ce que nieront les historiens impartiaux et les vrais thomistes eux-mêmes. C'est tout le débat, définitivement clos, de la philosophie chrétienne qui s'amorce ici. La préoccupation théologique (légitime, à coup sûr, mais qui, prise isolément, vicie la perspective du thomisme actuel) imprègne tellement l'esprit de M. Truc que l'œuvre épistémologique de M. Maritain, si importante cependant, et même, selon nous, capitale, est complètement passée sous silence. On peut regretter, d'autre part, que le formidable effort historique du thomisme français soit également négligé : les noms du P. Mandonnet et de ses disciples de l'école du Saulchoir sont étrangement omis. Nous n'avons personnellement aucune tendresse particulière pour l'histoire considérée sous l'aspect des recherches de détail, mais il faut convenir que notre connaissance du thomisme médiéval, et en général de la scolastique, dépend en grande partie de l'éclaircissement de ces impondérables. De plus, la recherche historique fécondée par une sûre information philosophique et soulevée par un élan vers la pure philosophie à laquelle son mouvement doit être ordonné, est une discipline qui valait au moins la peine d'être mentionnée dans une revue de la pensée française. Alors que M. René Gillouin ou le D^r Allendy reçoivent d'assez longs commentaires, l'œuvre considérable de M. Gilson se voit expédiée en quelques lignes d'une déconcertante médiocrité.

Le plus grave défaut de cet essai sur la pensée philosophique française au XX^e siècle n'est pas la passion qui l'anime et qu'avoue ingénument l'auteur dans son introduction. La meilleure partie de l'ouvrage consacrée à la philosophie officielle française procède précisément de cet esprit. A prendre les choses en gros, le péché de la pensée française a toujours été, depuis Descartes, de céder aux faux prestiges du rationalisme et de son succédané, le matérialisme. D'où l'asphyxiant ennui que répandait encore, vers 1900, « une philosophie qui ne voulait pas en être une ». Ce qui a sauvé la pensée française d'une définitive et irrémédiable décadence, fut l'influence de l'idéalisme allemand. On eût aimé voir ce point de vue mis en relief dans le livre de M. Truc. Certes, l'idéalisme est un dangereux contrepoison, mais il faut convenir qu'il a maintenu en France le goût des valeurs proprement spirituelles. Vue de ce biais, la philosophie de M. Brunschvicg se laisse aisément comprendre : elle se situe au confluent du rationalisme scientifique, de l'idéalisme néokantien et de la métaphysique portant l'estampille officielle du gouvernement. Son succès en France et le respect qu'elle suscite chez certains thomistes de ce pays s'expliquent par le souple éclectisme dont elle fait preuve et par cette réceptivité, si caractéristique du Français, aux idées nouvelles qui sont cependant pénétrées secrètement de tradition. Or nul mieux que M. Brunschvicg, et avec plus de virtuosité dans la haute voltige logomachique, n'a allié la passion cartésienne pour la science avec la hantise de l'autonomie de la raison. Divinisation de

l'homme, sans doute, ainsi que l'assure M. Truc, mais plus profondément encore, croyons-nous, alexandriste essoufflé d'une philosophie proprement nationale, qui, parvenue à l'extrémité de son rationalisme impénitent, rejoint, sous l'effet d'une série de chocs anaphylactiques, et dans un verbiage commun, les formes les plus subtiles du courant idéaliste. La philosophie de M. Brunschvicg constituée, à nos yeux, le dernier état — cadavérique — de la philosophie la plus française (par ses défauts) : le cartésianisme. La vigoureuse critique qu'a faite M. Truc de la philosophie officielle française, entièrement inféodée à la dictature occulte de M. Brunschvicg, assainira peut-être l'atmosphère, irrespirable pour un étranger, qui a envahi certains auditoires de la Sorbonne. Malgré notre répugnance pour les confidences personnelles, nous avouons, quant à nous, le dégoût, encore très vif au moment où nous écrivons, que nous avons éprouvé, lorsque nous pénétrâmes, il y a quelques années, plein d'une naïve illusion sur le prestige de l'enseignement officiel d'une nation que, par ailleurs, nous aimons plus que tout autre, dans les salles où M. Brunschvicg ou M. Rey étalaient leur pacotille...

Disons, en terminant, un mot des beaux portraits qui illustrent le volume de M. Truc : un Ribot à la physionomie douce et têtue; un Le Dantec au regard et au crâne mystiques; un Brunschvicg : tête et menton de fonctionnaire inamovible, yeux où passe l'éclair d'une rêverie, lèvres acerbes dont la moustache dissimule mal l'orgueil; un Lévy-Bruhl au sourire étonnamment semblable à celui des statues grecques du V^e siècle; un Bergson immatériel dont on ne voit que le sourcil et le regard; un Benda faussement bellâtre et méditatif; un Blondel tout en front; un Maritain, d'après un portrait de van Reess : des yeux perdus dans une contemplation sans fin, et d'une lucidité extraordinaire, un visage d'une sérénité monastique, n'était la bouche menue, volontaire, où dort je ne sais quelle brûlante violence...

MARCEL DE CORTE,
Assistant
à l'Université de Liège,
Agrégé de l'Enseignement supérieur.

Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult⁽¹⁾

LISZT A M^{me} D'AGOULT

Exeter, 29 août 1840.

Je continue à aller bien. Je ne vous parlerai plus de ma santé puisque la voilà tout à fait remise. Je ne vous parlerai pas non plus de l'invincible ennui que j'éprouve à toute heure, à toute minute; c'est là non seulement le fond de ma vie, mais bien toute ma vie. Ce qu'il a de singulier c'est qu'entre six individus aussi diversement assortis, il ne se présente pas un seul incident piquant, il ne se dise pas un seul mot qui vaille la peine d'être rappelé. Le jour ressemble à la veille et au lendemain. C'est une série de carafes d'eau dont on débarrasse les tables après dîner.

Notre caravane se trouve augmentée par la présence de

(1) Le deuxième volume de cette correspondance, publiée par M. Daniel Ollivier, chez Bernard Grasset, à Paris, paraîtra prochainement. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la primeur des extraits que nous publions aujourd'hui.

M. Lemoine (le mari de l'assoluta), homme d'une cinquantaine d'années environ, ancien magistrat, bouffi et couperosé portant bésicles, et ayant habité Bruxelles pendant quelque temps, ce qui a achevé de perfectionner ses manières. Il a fondé un ou deux journaux et travaillé en dernier lieu à cette ignoble feuille *L'Alliance* dont vous avez vu quelques numéros chez moi. Il est un peu moins insupportable que nous nous y attendions et fournit d'ailleurs un quatrième pour le whist du dimanche!

Hier il nous est pourtant arrivé une plaisante aventure. Nous étions à Plymouth où nous avons donné un très passable concert la veille. L'après-midi, mais à 1 h. 1/4 il n'y avait pas quatre individus dans la salle. Plus de 10,000 personnes se poussaient vers le port, où l'on devait lancer un immense vaisseau de 120 canons. Jugez quel attrait pour toutes les classes de la société!

L'après-midi ne perd pas courage et cour tout aussitôt à la recherche de sept hommes qu'il affuble d'énormes affiches, qui annonçaient la remise du concert pour le soir. Ces sept hommes se sont promenés toute la journée dans la ville et sur le port. A 8 heures on illumine la salle, mais personne ne vient; enfin après une bonne demi-heure d'attente arrivent une demi-douzaine de gens à qui on a rendu l'argent à la porte, à leur grand mécontentement, et le concert a été une seconde fois contremandé. A la vérité, pour nous consoler on nous raconte que Thalberg n'avait pas eu vingt personnes à son concert.

J'ai visité à Plymouth un admirable parc, celui de lord Edgcombe. Figurez-vous la villa Serbelloni ou plutôt toute la côte de Bellagio dessinée en parc, avec d'admirables groupes d'arbres, des flots de gazon, tels qu'on n'en peut voir qu'en Angleterre, des plantes exotiques et des parquets en fleurs distribués artistiquement çà et là, le tout bordé par la mer avec la vue du port et de la ville de Plymouth au fond. C'est vraiment une très belle chose et je songeais avec tristesse combien j'en aurais joui si vous aviez été là.

J'ai visité aussi de très belles cathédrales à Chichester, Salisbury et Exeter. Elles sont toutes entourées d'arbres magnifiques et largement espacés. En France, quand nous avons un beau monument, on n'a rien de plus pressé que de l'étouffer sous un tas d'échoppes, de bicoques et de bâtisses immondes. Voyez Notre-Dame, la cathédrale de Lyon, de Metz, etc... Ici, la majesté de l'édifice est respectée. Sa grandeur la préserve d'un contact vulgaire. J'ai comparé quelquefois ces beaux monuments de France et d'Italie entourés de misérables boutiques qui s'y sont adossées, aux grands hommes de tous les temps, de tous les pays, toujours encombrés, harcelés, exploités par la plus infime canaille guidée par le plus vil intérêt! Conditions de publicité, nécessités des circonstances! Impossibilité d'une vie pure et haute, et même hautaine comme elle devrait l'être!...

20 octobre 1840. Solre-le-Château.

Je me trouve arrêté à 7 h. 1/2 du soir dans un trou appelé Solre-le-Château, où le maître de poste m'engage et me force en quelque façon de passer la nuit. Les chemins sont effroyables. On me fait grand peur pour la voiture. Je cède enfin et me voici vous écrivant entouré de trois vieilles bonnes femmes, assises à l'entour du poêle et Ferco fumant un de mes cigares dont je lui ai fait cadeau.

Je lis Alfieri et Fourier. Le premier me déplaît moins que je n'imaginai. Je le lis avec sympathie. Peut-être prend-il un peu trop aristocratiquement sa rivalité avec le jockey. Pour ma part, le goût de sa maîtresse ne m'inspire guère tant de mépris. Un jockey anglais vaut assurément beaucoup de grands seigneurs

italiens et autres. J'ai un peu souri, comme vous l'imaginez, en lisant ces lignes :

« A cette lecture (celle du journal anglais) je faillis tomber mort, et alors seulement, le sens m'étant un peu revenu, je vis et touchai au doigt que cette femme perfide m'avait spontanément (le mot est souligné) confessé toute chose après que le gazetier en avait, dès le vendredi matin, fait la confidence au public. »

J'ai regretté de ne pas trouver cette citation de Pétrarque en italien.

« Celui qui comprend est vaincu par celui qui veut. »

Il me semble que ce doit être un beau vers. Si vous le savez, écrivez-le-moi.

J'aime beaucoup aussi la farce des *Poètes* qui suit sa première *Cléopâtre*. Ainsi qu'il le dit lui-même, ce ne sont pas là des sottises d'un sot. Mais ce qui m'a surtout ravi, c'est ce titre de chapitre : « Un amour digne de moi m'enchaîne enfin pour toujours. » Si je lisais trois ou quatre livres de ce genre, la fantaisie me prendrait probablement d'écrire ma vie. Il faudra d'abord faire cette correspondance dont vous m'avez parlé. C'est une excellente idée.

A propos d'idée, savez-vous que chaque fois que nous passons par un petit bois, je me surprends à dire : « Fontainebleau, Fontainebleau », et cela de trente-six façons. Je ne sache pas avoir jamais eu un souvenir aussi récent.

Pour Fourier je ne suis qu'au commencement, c'est-à-dire à la partie critique. Voici un passage qui m'a beaucoup amusé :

« Partout on voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et l'intérêt individuel en contradiction avec l'intérêt collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles et y crée de bons procès. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que bonnes fièvres et bons catarrhes; le militaire veut une bonne guerre qui fasse tuer la moitié de ses camarades afin de lui procurer de l'avancement; le pasteur est intéressé à ce que le mort donne, et qu'il y ait de bons morts, c'est-à-dire des enterrements à 1,000 francs; le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 crimes; l'accapareur veut une bonne famine qui élève le prix du pain au double et au triple; idem du marchand de vins qui ne souhaite que bonnes grêles sur les vendanges et bonnes gelées sur les bourgeons; l'architecte, le maçon, le charpentier désirent un bon incendie qui consume une centaine de maisons pour activer le négoce. »

Hambourg, octobre 1840.

Mon premier concert (hier soir mercredi) a pleinement réussi. J'en aurai environ 1,500 francs net; les frais s'élèvent à près de 400 francs, si ce n'est davantage. J'ai joué seul, la direction du théâtre ayant refusé la permission aux chanteurs. Demain ou après je vous enverrai les journaux qui seront favorables. Après-demain samedi, un second concert; peut-être sera-ce le dernier, car je suis très tenté d'aller à Berlin au plus tôt. Hambourg n'est guère qu'une ville intermédiaire pour moi. Berlin a une tout autre importance.

Ici je ne vois que Parish; je me suis mis sur ce pied. A 6 heures tous les jours je dîne chez lui. J'ai fait les politesses requises aux journaux, musiciens, etc., mais je ne vois personne dans une certaine intimité, si ce n'est un M. Riese que je vous adresserai. L'homme enviable est toujours de même pour moi, ni plus ni moins amical. Il m'a présenté à son club (le club des Millionnaires) où je ne vais guère. Hier soir pourtant, après le concert, j'y ai fait un tour. J'ouvre la *Revue des Deux Mondes* et lis l'article de Blaze qui termine par mon nom (1). Il faut absolument répondre à cela.

(1) Article de *Revue Musicale* inséré dans le numéro du 15 octobre 1840 et qui se termine par ces mots : « Nous laisserions Beethoven et Weber mourir de faim pour donner un sabre d'honneur à M. Liszt. »

C'est d'ailleurs une excellente raison de revenir sur ce Mythe du Sabre. Je vous prie donc en grâce de rédiger au plus tôt les idées (si idées il y a) que voici :

Le niveau de la classe artiste, comme le niveau des travailleurs en tous genres, va s'élevant de plus en plus de nos jours. Quoi qu'on en ait dit, en belles proses et en beaux vers, les Milton, les (illisible (chercher encore un ou deux noms) ne vendent plus leurs poèmes pour 500 francs, ne sont pas écrasés sous le fardeau des gros sous dont on paie leurs œuvres. Les Chatterton même après avoir bien gémi vont se caser dans quelque journal connu ou inconnu et y sont assez largement rétribués. Rossini, Meyerbeer, Donizetti, Mercadante, Halévy, Auber, Mendelssohn, etc., occupent des positions sociales assez élevées et même sous le rapport de la fortune n'ont pas travaillé en vain. Sans doute, on peut presque de nos jours (et peut-être à cette heure même) citer quelques tristes et douloureuses exceptions. Cependant l'immense majorité des artistes éminents de notre temps ont fini par être largement rétribués. Ces exceptions d'injustice, de délaissement envers les compositeurs ne prouvent point contre ces pauvres exécutants, vocalistes ou instrumentistes, dont d'ailleurs les compositeurs et les œuvres d'art ne peuvent pas se passer.

N'est-ce pas à Duprez que le public doit en partie d'avoir mieux goûté des beautés qui avaient échappé jusqu'alors dans Guillaume Tell? Quel relief, quel éclat, Nourrit, Rubini, M^{me} Pasta, Malibran, etc., n'ont-elles pas donné aux œuvres de Meyerbeer, de Schubert, Bellini et Rossini?

Pourquoi M. Meyerbeer a-t-il fait la condition expresse à l'administration d'engager une nouvelle prima donna pour son prochain opéra?

Les exemples abondent. S'ils sont moins fréquents parmi les instrumentistes, c'est qu'il y en a peu qui consacrent leur vie à l'Art et le posent en but sérieux. Que de magnifiques conceptions de Mozart, Beethoven, Weber, qui ont besoin du jour (lumière) qu'un grand exécutant sait seul leur donner et qui demeurent en quelque sorte cachées!

Au surplus, nous ne pensons pas qu'on soit tout à fait en droit de faire de sérieux reproches aux exécutants sur la fortune qu'ils amassent quand on vient à se ressouvenir des 20,000 francs donnés par Paganini, des représentations que M^{lle} Sontag a données pour les pauvres à Paris, Berlin, Pétersbourg, qui ont produit des sommes considérables, etc... (je voudrais dire ici, mais beaucoup plus délicatement, à peu près ceci : je pourrais ajouter que dans cette seule année il a été versé aux divers instituts de bienfaisance de Vienne, Pesth et Prague plus de 50,000 francs à l'occasion d'un seul artiste), mais retranchez cela si vous ne le trouvez pas convenable ou si la phrase court plus vite que vous.

Il faudra commencer la lettre au directeur de la *Revue des Deux Mondes* à peu près avec ceci (Mais d'une façon zytique, fine, délicatement) : toujours sauf meilleur avis, car je vous laisse entièrement libre :

« Dans votre dernière *Revue musicale*, mon nom étant prononcé à l'occasion des prétentions excessives et des succès exagérés des exécutants, permettez-moi, Monsieur, de vous adresser à ce sujet quelques observations (tout ceci n'est qu'un à peu près que vous rédigerez). Je conviendrai volontiers avec vous qu'il s'imprime beaucoup de phrases ridicules tant en Italie qu'ailleurs peut-être, mais le tort me paraît être tout entier du côté de ceux qui les écrivent et ne doit pas rejaillir sur ceux qui en sont la cause involontaire. Sans doute aussi les prétentions des chanteurs et des exécutants ne font qu'augmenter d'année en année et arrivent à un taux exorbitant. Mais n'est-il pas juste d'observer à ce propos, que le niveau de la classe artiste (reprenez au commencement, etc.). »

La conclusion doit être à peu près celle-ci : « Quant au rappro-

chement que vous voulez bien faire entre les triomphes de M^{lle} Elssler, M^{lle} Pixis, et l'accueil enthousiaste que j'ai trouvé parmi mes compatriotes, permettez-moi de vous en remercier pour ce qu'il y a de flatteur pour moi d'être associé à des noms si justement célèbres. Toutefois, qu'il me soit permis d'observer à cet égard qu'il n'y a point de parallèle, aucun rapprochement de possible entre les couronnes de Palerme et de New-York et le sabre de Pesth. Ces couronnes témoignent d'une manière éclatante de l'enthousiasme du public. Le sabre est une couronne civique et témoigne de l'enthousiasme d'une nation (bien placer ces mots de public et de nation en relief dans l'arrangement de la phrase). La Hongrie... (ô ma sauvage et lointaine patrie, etc...) a salué en moi l'homme duquel elle attendait une illustration artistique après toutes les illustrations guerrières et politiques qu'elle a produites en abondance. Elle a jeté sur moi une expérience et de profondes sympathies. Avant que je ne m'éloigne d'elle, elle a voulu, d'une manière solennelle, me faire contracter de graves obligations, m'imposer un glorieux devoir. Ce sabre m'a donc été remis publiquement par six des hommes les plus marquants du pays et le Comitat de Pesth a demandé en même temps des lettres de noblesse à S. M. Dans notre pays, Monsieur, le sabre a une signification nationale. C'est le signe de virilité par excellence. C'est comme Hongrois (et peut-être aussi en reconnaissance de quelques services bien faibles assurément que j'ai été assez heureux de rendre à la cause de l'art national) que cette récompense nationale m'a été décernée aux acclamations unanimes de mes compatriotes. Encore une fois c'est là l'expression d'une nation dans une forme toute nationale et cela a été si bien compris par le pays, à l'heure même, que tout rapprochement, tout parallèle entre des faits analogues en apparence, a été énergiquement repoussé. Un sentiment de convenance personnelle ne me permet pas d'entrer à cet égard dans plus de détails. A chacun donc sa part; aux uns toute la gloire, toute la pompe et l'enthousiasme d'un public, à d'autres, moins nombreux, la sérieuse sympathie, l'entier enthousiaste d'une nation qui place en eux un espoir qu'ils s'efforcent de leur mieux à ne pas tromper, entièrement du moins. »

Peut-être sera-t-il bon de terminer par une citation de mon discours à l'occasion du sabre, ou une phrase de modestie et un engagement formel envers la Hongrie. C'est en définitive ma patrie seule qui m'a placé sur un terrain convenable. A elle seule ma plus profonde reconnaissance, non seulement comme artiste (car à cet égard je dois autant à Vienne) mais comme homme.

Toute réflexion faite je crois qu'il vaut mieux laisser la discussion sur les artistes et les compositeurs de côté, et commencer ma réponse en citant la dernière phrase de l'article de Blaze : « On laisserait au besoin Beethoven et Weber mourir de faim pour offrir un sabre d'honneur à M. Liszt. » Ce sera plus court et plus significatif. Après tout je n'ai pas à défendre la cause de la canaille exécutante, chantante et dansante; la Elssler et la Pixis ne font rien à l'affaire.

Mais de grâce, chère Marie, faites cela pour vous et moi. Si la *Revue des Deux Mondes* ne peut pas insérer cette lettre, nous la mettrons ailleurs. J'y tiens extrêmement et vous comprendrez pourquoi. Commencez donc et finissez par la conclusion, si vous jugez comme moi, et n'usez que des quatre dernières pages de ce gribouillis en y ajoutant ces belles et admirables phrases que vous savez si bien faire.

M^{me} D'AGOULT A LISZT

2 décembre 1840 au soir (à Manchester).

Commissions. Le papa Brugeaud ne part que vers le 15. Il n'y a point encore de Byron autre que celui que vous avez. Il en paraî-

tra un bientôt en quatre volumes, faudra-t-il vous l'envoyer? Il n'existe point de Shakespeare. Montaigne n'est point chez vous, il n'existe pas en compacte, en voulez-vous une édition quelconque? Je vous enverrai Leroux et Lamennais.

Aujourd'hui mon premier jour de quatre heures : d'Eckstein le seul jusqu'ici qui ne dise pas qu'il n'a pas compris *l'Esquisse d'une Philosophie*, car tout le monde avoue naïvement que c'est trop fort et trop transcendant, même les jeunes philosophes. Voici le résumé de l'opinion d'Eckstein : c'est le livre le plus anti-chrétien qui ait jamais paru en ce qu'il attaque la base du christianisme, c'est-à-dire la croyance à la chute et à la réhabilitation par le sacrifice. M. de Lamennais croit seulement au progrès, à l'illumination indéfinie de l'intelligence; il nie que toutes les religions ont admis le rapport de l'homme avec Dieu par le sacrifice; c'est au reste un livre éminent dont le style est admirable, non pas tant comme style (image et harmonie) que comme expression nécessaire de la pensée. Le style d'ordinaire est le vêtement de la pensée, ici c'est sa peau. Il rit beaucoup des rêveries de Leroux! Le petit Blaze a littéralement assez bien traduit *Faust* (sauf quelques grosses bévues), mais il est d'une ignorance crasse, ses vers sont exécrables et son admiration pour Goethe tout à fait inintelligente.

Berryer a fait hier un immense effet de tribune. Il a tout attaqué. Personne, dit encore d'Eckstein, ne comprend rien à la question d'Orient. On ne sait pas en France que la Russie ne peut pas porter ombrage à l'Angleterre dans l'Inde. Il lui faut des siècles pour y arriver. Le roi a toujours déjoué tous ses ministres, il est trop ou trop peu dans le gouvernement; qu'il soit Louis XIV ou Napoléon s'il veut gouverner. Il est du reste vieilli et cassé, il n'est plus de force à conduire les affaires. Lord Palmerston a fait une grandissime chose pour son pays; il a anéanti l'influence française dans la Méditerranée.

J'ai vu Chabrilan. C'est ce que vous m'aviez dit. Lamartine vient d'écrire à Gosselin une lettre-préface pour la deuxième édition de *Jocelyn*, qui est d'un ridicule tout féminin. Il y a deux pages sur les lettres anonymes qu'il reçoit, sur les parfums de sympathie, etc... Cela finit par cette phrase étonnante : « Ceux qui désespèrent de l'humanité ne connaissent pas Dieu, car dans les temps de lumière il s'appelle foi, dans les temps de ténèbres, espérance. »

Il paraît que M. de Lamennais qui avait été condamné par défaut seulement ne le sera pas en réalité. Voilà les nouvelles extérieures. Les intérieures sont que je me porte à merveille, que mes ennuis d'établissement sont à peu près passés et que je vais me remettre à écrire.

10 décembre 1840.

J'ai toujours oublié de vous répondre quant à Balzac. Je serais fort d'avis de l'avance délicate ou indélicate (tel par exemple que l'offre d'un billet de 1,000 francs). Mais on ignore où il est. Il n'a pas répondu à mon billet que Girardin s'était chargé de lui faire passer avec des épreuves. Il est caché ou en prison. C'est une détresse complète.

Thalberg a fait démentir son arrivée par la *Gazette musicale*. Il parcourt le Midi et le Nord de l'Allemagne et va à Varsovie.

Je crois que l'ouvrage de Lamennais (1) que M. Brugeaud vous porte vous intéressera beaucoup, surtout le deuxième et le troisième volume qu'on peut lire avant et séparément. J'ai été le voir hier. Il m'a très bien reçue. Il est au fond ravi d'avoir fait ce livre. Sa théorie de l'art surtout paraît le charmer; je lui ai dit que je vous l'envoyais. Il désire beaucoup savoir ce que vous pensez du chapitre musique. Je crois qu'il serait très bien de lui en écrire quand vous l'aurez lu ou mieux encore de m'écrire une lettre que je puisse lui lire. Faites cela. Il se moque à outrance

(1) *L'Esquisse d'une Philosophie* (novembre 1840).

du livre de Leroux en ajoutant avec un soupir que c'est un livre dangereux en ce qu'il tend à soulever les classes populaires! Je n'en croyais pas mes oreilles. Oh! vieille et toujours nouvelle parabole de la poutre et du brin de paille!

Sainte-Beuve est encore venu hier à 4 heures! Il a paru visiblement contrarié lorsqu'il est arrivé du monde. Voudrait-il me faire la cour? Le roman de M^{me} Sand (1) est le développement de la trinité de Leroux : l'homme est sensation, sentiment, connaissance. Elle a fait trois femmes représentant ces trois notions; la dernière, dit Sainte-Beuve, doit être une mauvaise connaissance. On orne les Champs-Élysées et la place de la Concorde pour l'entrée du char qui aura lieu le 15. Demain on répète le *Requiem* de Mozart, à l'Opéra; je compte y aller. On parle déjà de la culbute Guizot; nous allons voir Molé et Lamartine. Girardin qui, comme vous savez, défend les deux à outrance, m'a dit hier qu'il craignait beaucoup les légèretés de Lamartine, qu'ordinairement quand un homme approchait du pouvoir il se fortifiait intérieurement, mais qu'ici ce n'était pas le cas, que Lamartine visait maladroitement à la popularité, qu'il s'entourait plus que jamais d'hommes

(1) *La Compagnon du Tour de France.*

médiocres, qu'il avait un besoin immodéré de flagornerie, qu'il ne se donnait la peine d'étudier aucune question à fond, qu'il avait à la vérité de très belles clartés sur les affaires, mais que cela ne suffisait pas.

On va pousser l'alliance russe, mais ceux-là voudront-ils de nous?

Depuis ma dernière lettre le calme le plus parfait est redescendu dans ma demeure...

Tout mon enthousiasme m'est revenu, avec lui mes goûts philosophiques et une petite tendance religieuse. Le penchant à la raillerie disparaît.

Vendredi soir, 11 décembre.

Encore un mot de l'Abbé (de Lamennais) : les arts plastiques sont impossibles aujourd'hui où il n'y a plus de croyance dans les masses, l'architecture surtout. A quel Dieu voulez-vous qu'on bâtisse des temples? A la paix à tout prix! La musique est le seul art de notre époque parce que ce qu'elle a de vague, de mystérieux, correspond à cette ondulation des âmes, à cette souffrance indéfinie que nous éprouvons tous.

(A suivre.)

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Quatre ans à Rome »

Ce nous est un sujet d'amère tristesse de ne voir désormais dans ce livre du baron Beyens qu'une œuvre posthume, mais, d'autre part, pouvait-il mieux mourir en beauté et laisser de lui un plus sympathique souvenir que par ce tableau si vivant, si coloré de sa dernière mission diplomatique, sa mission auprès du Saint-Siège, noble couronnement d'une magnifique carrière? Quelle profonde satisfaction il dut éprouver en rejoignant ce poste qu'il devait occuper de 1921 à 1926! Ce diplomate de race qui s'était formé à Paris à l'école de son père, à Bruxelles à l'école des Van Praet et des Paul Devaux, qui avait fréquenté les cours, rempli les plus importantes fonctions depuis son premier poste en Perse jusqu'à celui de Berlin, se réjouissait de parachever ses expériences à ce point central vers lequel se tournent tous les regards du monde, où s'agitent les plus hauts intérêts de l'humanité. L'artiste, amateur d'un goût exquis, deviendrait le familier des chefs-d'œuvre de la Rome antique et de la Rome papale. Le grand chrétien qu'il était, animé de cette foi ardente qu'il tenait d'une mère espagnole, sentit s'épanouir en lui la fleur d'une piété sincère au souffle de tant d'héroïques souvenirs de sainteté.

Et il se trouva par surcroît qu'il allait être le témoin privilégié de grands événements, la fin prématurée de Benoît XV, l'avènement de Pie XI, la genèse du fascisme, l'établissement de la dictature mussolinienne.

Au charme de l'autobiographie se mêle donc l'intérêt du document historique. Le moi n'est jamais haïssable sous sa plume tant il possède l'art de se raconter avec simplicité, si bien que le lecteur est ravi d'être admis dans son intimité, dans ses relations variées et de goûter ainsi un commerce délicieux avec un homme de société accompli.

Il a aussi l'art de narrer et de peindre et ses récits comme ses portraits atteignent la perfection du genre. Ce sont des pages d'anthologie celles qu'il a consacrées à la mort de Benoît XV,

aux funérailles, à l'agitation qui précède le conclave, à l'élection pontificale et à la proclamation du successeur. On lira surtout avec un extraordinaire intérêt l'état de l'opinion publique avant l'élection, la curiosité qui s'allume, la recherche avide de la direction que le chef absolu de l'Eglise lui donnera. Après avoir marqué avec une étonnante précision l'alternance des courants qui semble présider à la succession des papes Pie IX, Léon XIII, Pie X, l'auteur pose la question : « Que ferait le Pape de demain? A quels desseins, à quel idéal allait-il vouer ses efforts? Continuerait-il l'œuvre d'apaisement religieux dont les nouveaux Etats ont besoin pour affermir leur existence? Dans quel esprit seront poursuivies les négociations en cours relatives aux concordats?... Le choix d'un Pape intransigeant pourrait compromettre des relations nouvellement établies ou rétablies et réveiller des passions anticléricales à peine assoupies. » Le baron Beyens démêle avec sa pénétrante psychologie les vœux des diplomates accrédités, le point de vue auquel se plaçaient les Italiens : les uns appelant un Pape international, soucieux de contribuer à la pacification de l'Europe, les autres n'agréant qu'un Pape italien, excluant même un Mercier, envisageant l'élection sous l'angle d'un nationalisme exclusif. Ces Italiens affirmaient l'existence au sein du Sacré-Collège de deux camps opposés : les intransigeants hostiles au gouvernement royal, les novateurs ou libéraux acceptant le fait accompli. Le candidat de ceux-ci était le cardinal Maffi, les autres ne paraissaient pas d'accord pour désigner le leur. En dehors des partis tranchés, le nom de Ratti était souvent prononcé. Sur ces poussées de l'opinion, le baron Beyens donne la note juste, celle du bon sens. Les lecteurs apprendront que, durant l'inter-règne, le corps diplomatique comparait devant le gouvernement intérimaire de l'Eglise. Il fut reçu solennellement le 27 janvier et la réception nous vaut un portrait finement tracé du marquis de Villasinda, ambassadeur d'Espagne, cousin de Beyens, le doyen, et du cardinal-doyen du Sacré-Collège, Vannutelli, « le juvénile octogénaire ». Puis viennent les visites des chefs de missions aux doyens des trois ordres : Vannutelli qui fait entendre à Beyens que le Pape doit être vigoureux : « En sortant de chez l'aimable doyen, j'étais fixé sur un point : le conclave commencerait par

procéder à l'instar d'un conseil de révision, il éliminerait les candidats valétudinaires ou trop avancés en âge. »

Merry del Val, « le bel adolescent » qu'il avait connu à Bruxelles, il le retrouve « dans la force de l'âge, aux cheveux blanchissants, aux yeux profonds et magnifiques, dont la cordialité tempérerait la gravité espagnole ». *Bisletti* n'avait pas la prestance de ses deux collègues, mais un esprit fin et bienveillant, l'esprit du Sacré-Collège.

Il serait difficile de ne pas rendre justice à l'historien de Benoît XV qui, tour à tour, donne la parole à ses détracteurs et à ses défenseurs, reconnaît loyalement que Belges ou Français, les catholiques dévoués au Saint-Siège avaient sur le Vatican, dès les premiers mois de la guerre, des regards chargés d'une pénible déception, mais il montre le Pape impuissant à désavouer les nations, se rejetant avec ardeur sur les œuvres de charité, flétrissant en Consistoire les traitements barbares infligés aux prêtres, les horreurs de la guerre, les déportations, s'entremettant avec le roi d'Espagne pour sauver la vie des condamnés à mort. Il rappelle que s'il n'a pu remplir le rôle de médiateur, au moment de la paix, c'est que, par le Pacte de Londres de 1915, l'Italie avait exigé des Alliés qu'ils s'opposassent à l'admission d'un représentant du Saint-Siège dans les négociations de la paix. Traité dévoilé par les révolutionnaires russes après l'effondrement du tsarisme. Est-ce que les Alliés ont eu lieu de se féliciter d'un tel ostracisme, injure imméritée pour le Saint-Siège?

Au règne de Benoît XV se rattachent deux réussites diplomatiques qui font grand honneur à notre représentant auprès du Saint-Siège : le rattachement d'Eupen-Malmédy au diocèse de Liège et le problème passablement ardu de la visite du premier souverain catholique, le roi Albert, au Quirinal et au Vatican, problème très habilement résolu par le départ pour le Vatican du Roi et de la Reine de l'ambassade belge dans les voitures du Vatican. La mort de Benoît XV fit renvoyer la visite jusqu'à la première année du règne de Pie XI.

* * *

Le chauvinisme français a déjà, par la plume de Lanza de Laborie, accusé de « naïveté » la politique de Beyens, parce que, dans les souvenirs que nous analysons, il adhère cordialement à la politique de Pie XI. Beyens voit dans le Pape, avec une admirable hauteur de conception, le Père spirituel de la chétienté, investi de la mission divine de rapprocher les peuples, de réconcilier même les ennemis et de sauver l'Europe avec la civilisation.

Ce qui est manifeste, c'est que tout au moins l'unique voie de salut, l'unique moyen de conjurer les ravages de la crise est d'arrêter la guerre des barrières douanières qui a succédé à la guerre des tranchées, conséquemment, de conclure entre toutes les nations européennes, des accords économiques, de faire la paix sur les marchés du monde. En admettant donc que la paix politique internationale se heurte aujourd'hui à d'infranchissables obstacles et n'appartienne qu'à l'avenir, l'impérieuse nécessité s'impose d'y prélever de loin, de la préparer sur le terrain des intérêts économiques où l'Europe risque de sombrer. Vivre d'abord ! Comment, après cela, condamner la sollicitude du Saint-Siège qui s'efforce d'apaiser les conflits, de rapprocher les peuples, de refouler l'invasion du communisme. C'est bien dans cette direction que s'oriente la pensée de Beyens, lorsque au Pape qui attend exclusivement le salut de l'alliance de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, il répond par une atténuation, substituant à l'alliance, une entente préalable avec des accords économiques.

Il importe d'ailleurs de noter que cette audience pontificale remonte à une dizaine d'années et il suffit pour trouver la mise au point de ces projets de se reporter à la conclusion du livre. Manifestement, instruit par le réveil des ambitions germaniques,

Beyens ne s'aveugle pas sur le danger et fait un devoir à la génération présente de garder cette consigne : *Restez forts, fermes et vigilants*.

Pie XI lui est apparu une haute intelligence servie par une inflexible volonté. « Pie XI est un penseur enfermé dans ses pensées, lent parfois à se décider, pesant le pour et le contre, ne négligeant aucune source d'information... Mais une fois sa décision prise, il est inébranlable à n'y rien changer. Un esprit réaliste et un homme d'action... Travailleur rompu au travail, après avoir accordé des audiences pendant une partie de la journée, il compulse, seul, le soir, dans son appartement particulier, les affaires qu'il s'est réservées. Durant les belles soirées du printemps et de l'été, le passant aperçoit de loin, ouvertes et éclairées, les fenêtres situées au troisième étage de l'aile du Vatican qui fait face à la rive gauche de la Ville Éternelle. C'est là que veille, parfois fort avant dans la nuit, ce Pape qui ne connaît pas la fatigue. »

Le zèle scientifique de l'ancien bibliothécaire, pétri d'érudition, ne s'est pas ralenti en se coiffant de la tiare. Mais le trait caractéristique de sa personnalité, c'est l'obéissance qu'il exige devant les manifestations de sa volonté... Une volonté éclairée, une volonté bienfaisante, une volonté inflexible, voilà comment il convient, selon moi, de se représenter le chef de l'Église, une volonté devant laquelle doit plier non seulement la Cour romaine, mais toute la catholicité... Il n'y a plus qu'un mot dans toutes les bouches, *obedire*, obéir... S'il a armé en France le bras ecclésiastique de peines rigoureuses pour frapper les catholiques restés sourds à ses admonestations (affaire de l'*Action française*), c'est qu'il entend faire régner dans tout son troupeau la discipline romaine, la soumission absolue à l'autorité centrale de l'Église incarnée en sa personne. »

Il n'a pas craint de déconcerter nos vieilles idées européennes et nos procédés de civilisation, en traitant, lui, le premier, la Chine et l'Inde sur un pied d'égalité avec les autres nations.

Approfondissant l'œuvre des accords de Latran, l'œuvre personnelle de ces deux grands autoritaires, Pie XI et Mussolini, embrassant dans son ensemble la politique du Pape régnant qui s'adapte au caractère de chaque nation, il conclut ce qu'il appelle l'ébauche de son portrait par ces mots : « Je pense faire partager à mes lecteurs l'opinion que j'ai emportée du Vatican, c'est que le jour où le conclave a élu le cardinal Ratti, cet esprit réfléchi, volontaire et hardiment novateur, il a placé sur le trône de saint Pierre un grand pape. »

Il me reste à signaler, parmi les pages les plus intéressantes de ce livre chargé de souvenirs, le récit de l'avènement du Fascisme. Le baron Beyens a vu la marche sur Rome des Chemises noires, il a vu s'instaurer le pouvoir fort du Duce, a recueilli d'emblée la réaction produite sur le cardinal Gasparri et a constaté qu'elle était favorable, qu'elle s'accordait avec le sentiment de la majorité des Italiens parce que Mussolini arrachait l'Italie à l'anarchie communiste et faisait surgir devant l'Europe une nation nouvelle consciente de ses hautes destinées. Beyens n'a pas douté de la stabilité de ce régime et il a compris que Pie XI lui ait donné sa confiance.

Le portrait de Mussolini est d'un maître : « Un robuste condottiere de la Renaissance ou un fier tribun du peuple romain, voilà à qui physiquement il fait songer, mais non certes à un homme du monde... » Aujourd'hui, dix ans après la prise du pouvoir par le Duce, il est impossible à Beyens de ne pas constater la persistance de son prestige sur le peuple dont il conduit les destinées... Seul, Mussolini a conservé la confiance de ses fidèles; seul, il garde le pouvoir que nul ne songe à lui disputer. Il le doit à sa volonté inflexible de faire de la nation italienne l'une des premières, sinon la première du monde... Il veut qu'elle brille au premier rang dans tous les champs ouverts à son génie. Il la soumet dans ce but à un entraînement sans arrêt et la nation obéit sans murmurer à ce chef infatigable, parce qu'il a su lui inoculer l'idéal de sa gran-

deur dont il est possédé. Appréciant son rôle international, Beyens n'hésite pas à voir en ses mains, s'il le voulait, la clef de la paix de l'Europe.

Je ne puis achever cette rapide recension sans signaler les chapitres relatifs à l'ambassade de France. Une amitié qui les honore l'un et l'autre unissait Camille Barrère et Beyens; celui-ci lui consacre une étude fouillée et délicate qui met en pleine lumière les succès diplomatiques de Barrère parvenu à détacher l'Italie des Empires centraux, à l'entraîner dans l'alliance française mais, hélas! impuissant à prolonger celle-ci après le traité de Versailles qui déçut les Italiens.

Toutes les questions de la politique contemporaine rentrent d'ailleurs dans le cadre de ce livre et sont traitées avec la perspicacité du diplomate auquel ses pairs ont rendu hommage. Le coup d'œil jeté sur l'ensemble de la situation lui permet non pas de vaticiner témérairement sur les destinées de l'Europe, mais de suggérer les sages conseils de prudence et de fermeté que lui inspire son expérience.

J'estime, pour ma part, que ce livre, chef-d'œuvre de littérature politique, honore autant Beyens que la Belgique.

J. SCHYRGENS.

Le capitalisme

La puissante Sofina vient de publier son bilan. Elle le fait précéder d'un long rapport sur le capitalisme, rapport qu'elle a eu l'excellente idée de publier in extenso dans le Peuple!

Le long de deux grandes pages les prolétaires belges ont pu lire la défense et l'apologie du régime que tous les jours leur journal dénonce et accuse...

Ce remarquable rapport, après avoir défini le capital et avoir justifié le capitalisme, après avoir examiné les maux dont il souffre et l'avenir qui l'attend, conclut comme suit :

Des capitaux seront nécessaires pour reconstituer ceux qui se sont perdus dans la crise actuelle, encore qu'il soit patent qu'une reprise des affaires ressuscitera beaucoup de ceux qui aujourd'hui paraissent perdus. Cette résurrection recevra une impulsion notable quand un retour à la confiance et à l'optimisme fera rendre à la circulation des monnaies laissées aujourd'hui sans emploi.

Pour que des biens affectés au service d'autrui puissent être une source de revenus, il faut qu'ils procurent des prestations en retour des services fournis et, par conséquent, que ceux-ci soient demandés aussi bien qu'offerts. Il importe donc que les échanges soient facilités et que les marchés soient mieux pourvus de moyens de paiement.

D'aucuns diront qu'il n'existe que trop d'argent disponible, puisque dans plusieurs pays de très grandes sommes sont thésaurisées. C'est oublier que l'argent qui n'est pas mis au service de tiers, faute de demande ou faute d'offre, ne compte pas parmi les capitaux.

L'abondance des capitaux diminuera le loyer de l'argent et allégera les charges des budgets publics et privés. Les initiatives seront stimulées, les occupations seront plus nombreuses et mieux rémunérées lorsqu'une part plus grande du prix des prestations pourra aller aux entrepreneurs et au travail.

Avec l'organisation meilleure que le capitalisme se donnera à la lumière de l'expérience, les pertes de capitaux deviendront plus rares. Elles ne seront jamais entièrement éliminées : quelque méthode qu'il puisse apporter à préparer, à engraisser, à ensemer son champ, l'homme ne fera pas la pluie et le beau temps.

Les capitalistes aventureux pourront encore prendre des risques, et leur hardiesse continuera à être précieuse pour la communauté. Chez les peuples qui ne sont pas mûrs pour l'asservisse-

ment, les hommes voudront toujours disposer librement de leurs biens autant que cette liberté sera conciliable avec les intérêts de la famille et de la société; et ils auront la volonté d'accroître leur patrimoine pour augmenter leur indépendance.

Presque partout, le sentiment public se tourne contre l'étatisation des entreprises, contre les luttes stériles de classes; au pays des Soviets même, le capitalisme se réinvente par étapes.

Sans doute, le régime actuel est loin d'être sans défaut. Mais les incendies que provoquent des mains maladroites ou criminelles permettraient-ils de nier les bienfaits du feu?

N'oublions pas que le capitalisme, bien qu'il existe depuis des temps immémoriaux, s'est développé avec une rapidité extrême, en surface surtout, depuis un siècle à peine. C'est un géant jeune dont les forces s'emploieront de plus en plus au service de l'humanité. S'il n'a pas encore parfaitement appris l'usage de ses énergies, s'il doit s'ordonner davantage, il s'instruira de ses devoirs et de la façon de les accomplir, mais aussi de ses mérites et de la façon de les faire valoir.

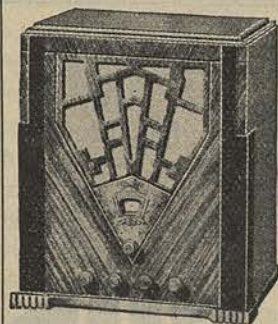
Telles sont les forces qu'il puise de cette volonté de servir qui constitue sa raison d'être, que nous tenons pour peu probable qu'il succombe sous le poids des chaînes dont certains pouvoirs publics, poussés par une opinion mal éclairée, pourraient tenter de l'accabler.

Le capitalisme n'est pas à l'agonie. Il fait une maladie de croissance.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits



CROSLEY

apportera dans votre
maison

LA GAITÉ
LA JOIE
LE BONHEUR

DEMANDEZ NOTICE ET DÉMONSTRATION GRATUITE
A DOMICILE DE L'INCOMPARABLE

Modèle **MAESTRO - 347**

TOUS LES PERFECTIONNEMENTS CONNUS
L'APPAREIL DU CONNAISSEUR ET DE L'ARTISTE

2,950 frs

CROSLEY, 130-132, rue Royale
BRUXELLES

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :
Royabellax

Téléphones :
12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES

JACQUES DRIESSEN

Anciens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860.

SPÉCIALITÉS :

GROUPAGES RAPIDES SUR L'ITALIE

Membre correspondant Officiel de la Chambre de Commerce Belge en Italie

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 141 et 2119

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

LA GAMME ÉTINCELANTE DES 'SWAN'

vous offre le porte-plume bien équilibré qui convient à votre écriture. Ses services réguliers le rendent indispensable à tous. Arrivage immédiat de l'encre, belle plume puissante et douce, pointée d'iridium pur, cachet d'élégance indéniable... autant de qualités légendaires qui au-réolent la lignée des "SWAN" d'une réputation mondiale.

'SWAN' PEN

Mable, Todd & Co., Ltd (Belgium)
Sié Anonyme, 8 & 10, rue Neuve, Bruxelles.

L'encre "SWAN"
est la meilleure
pour tous porte-
plume au stylos.



Le "SWAN"
est en vente partout.
Modèle "Swan Minor"
depuis 90 frs.

LOOSEMAN

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES